Un peu de tout

PQ
1947
A1P4

UN PEU DE TOUT,

OU

MELANGES

DE PIÈCES FUGITIVES.

UN PEU DE TOUT,

OU

MELANGES

DE PIÈCES FUGITIVES,

EN PROSE ET EN VERS.

Hæc otia.
Virg.

A LA HAYE.

M. DCC. LXVII.

PQ
1947
A1 P4

UN PEU DE TOUT,

OU

MELANGES

DE PIÉCES FUGITIVES.

ÉPITRE A MA MUSE.

J'Avois briſé ma tendre lyre ;
Las d'immoler ma liberté
Au plaiſir impoſteur d'écrire,
Et de voir ma tranquillité
Victime d'un fougueux délire,
Muſes, Jeux... j'avois tout quitté ;
En un mot, ſur la vanité
La raiſon reprenoit l'empire.
Mon cœur par avance flatté
D'être l'appui du miſérable,
Je l'avouerai, trouvoit aimable
Malgré ſa triſte obſcurité,
Le temple auguſte, vénérable,
Des Loix & de la vérité,
Ce temple, où des voix reſpectables

Organes de l'autorité,
Prononcent le ſort des coupables,
Et les arrêts de l'équité.
Oui, dans ce ſanctuaire auguſte,
Où jamais le pouvoir injuſte
Ne fit triompher la faveur,
Je t'oubliai .... charmante Muſe,
Pardonne à mon ame confuſe,
Et ne m'accuſe point d'erreur.

Reviens donc à moi, ma Déeſſe;
Reviens amuſer mes loiſirs:
Permets-moi d'unir aux plaiſirs,
Thémis & l'utile ſageſſe.
Sur mes vers répands l'enjouement,
Sème des roſes ſur tes traces,
Ouvre-moi le ſentier des Graces
Et la route du ſentiment.
Je ne déſire point la gloire
Qui mène à l'immortalité:
Je n'ai jamais été tenté
De vivre au Temple de Mémoire,
Fixé par la poſtérité.

Conſacrons les Princes célèbres,
Les Héros pacificateurs,
Et les Miniſtres bienfaiteurs:
Dignes d'échaper aux ténèbres,
Leurs noms, de la Parque vainqueurs,
Leurs noms faits pour ſervir d'exemple,
En inſtruiſant leurs ſucceſſeurs,
De la Gloire orneront le Temple.
Mais nous, donc l'unique talent
N'eſt qu'une aimable rêverie

Qu'on exprime avec harmonie,
Que faiſons-nous pour la patrie
Qui mérite applaudiſſement ?

Fatigué d'un pénible ouvrage,
Muſe, je viens rire avec toi ;
Tu diſſipes l'humeur ſauvage
Qui m'alloit gagner malgré moi.
Quand, plein du feu qui me dévore,
Je veux peindre le ſentiment
Que m'inſpire la jeune Laure,
Elle m'écoute en ſoupirant,
Elle pleure en me regardant.....
Que puis-je déſirer encore,
Et dois-je n'être pas content ?
Quand d'un ami ſage & fidèle
Ma voix célèbre les vertus,
Son amitié ſe renouvelle ;
Muſe ! que voudrois-je de plus ?

Ainſi j'embellis ma retraite
De fleurs qui durent un inſtant ;
Et je préfère l'enjouement
D'une Muſe vive & coquette,
Au renom le plus éclatant.
Peu touché du vain avantage
De laiſſer un long ſouvenir,
Heureux ! ſi par mon badinage
Je fais ſourire le plaiſir.
Oui, Muſe, que ma gloire dure
Autant que les jolis bouquets
Qui forment ta ſimple parure ;
Et mes déſirs ſont ſatisfaits.
Quand par les loix de la nature

Aux ſombres bords je deſcendrai,
Eh ! que m'importe l'impoſture
De ce fantôme révéré ?
Qu'on m'eſtime, qu'on me mépriſe,
Qu'on me loue, ou me ſatyriſe,
Très-peu je m'en étonnerai :
Qu'on me refuſe de la gloire ;
Au lieu de vivre dans l'Hiſtoire,
Au cœur d'un ami je vivrai :
Voilà le Temple de Mémoire.

LE CHEVAL ET LES MOUCHES.

FABLE.

UN Cheval maigre, & de mince encolure,
Sans queue, & n'ayant rien que les os & la peau,
De Mouches voyoit un troupeau
Sur ſon dos chercher ſa pâture ;
Et le pauvre écourté ne pouvoit le chaſſer.
Sentant avec douleur leur trompe meurtrière,
De toutes parts ſans pitié le percer :
De la ſorte pourquoi, leur dit-il, vous laſſer
Sur moi, moi miſérable hère,
Où vous ne trouverez rien qui vaille à ſucer ?
Voyez ce courſier magnifique ;
Il eſt gras, luiſant, bien poli :
Ah ! vous pourriez vivre avec lui,
Bien mieux qu'avec moi, pauvre étique.
Ce bon conſeil de nous pourroit être ſuivi,
Lui répond une de la troupe,
Mais tu ne vois pas, notre ami,

Que pour nous laiſſer ſur ſa croupe
De queue il eſt trop bien garni.

On voit les gens de Finance,
Commis, Soûfermiers, Traitans,
N'oſer approcher des Grands;
Et ſucer hardiment le ſang de l'indigence,
Qui ne peut oppoſer que des vœux impuiſſans
A leur avide inſolence.

MADRIGAL.

LA nuit paſſée, en proie au plus tendre délire,
Je rêvai que j'étois, Cléis, à vos genoux;
Vous me diſiez ſans ceſſe : oui, je n'aime que vous...
Mon cœur à chaque inſtant vous le faiſoit redire.
Devrois-je, juſte Ciel! des momens auſſi doux,
A l'erreur bienfaiſante où le ſommeil nous plonge,
Et qui ſe diſſipe au réveil?
Ah! ſi mon bonheur fut un ſonge,
Grands Dieux! rendez-moi mon ſommeil.

BOUQUET.

IL n'eſt point de fleurs immortelles,
Immortelles comme mes feux:
S'il en étoit, j'aurois aſſemblé les plus belles,
Et d'un joli Bouquet paré tes beaux cheveux.
Ce matin, de l'aimable Aurore
A peine voyoit-on les premières lueurs;
J'en cherchai, mais en vain, dans les jardins de Flore;

Il n'eſt point d'immortelles fleurs.
Celles dont en ce jour de fête
Je pourrois couronner ta tête
Eglé, dureroient un inſtant:
Reçois, au lieu de fleurs, le plus ſincère hommage,
Il n'a pas d'un Bouquet l'appareil éclatant;
Mais il durera davantage.

LE CERF RUINÉ,

OU LES FAUX AMIS.

FABLE.

EST-il encor dans l'Univers,
Eſt-il un ami véritable?
Non, la vraie amitié dans ce ſiècle pervers,
N'éxiſte plus que comme fable
Dans nos Romans & dans nos Vers.
Quand la fortune favorable
Vous comble de biens & d'honneurs,
Quelle foule de vils flatteurs
Oſe de l'amitié prendre le voile aimable,
Et ſous le nom de la ſincérité,
Cacher un cœur pétri de fauſſeté.
Dans le bonheur on vous trouve adorable;
Vous êtes chéri, reſpecté:
Mais vous arrive-t-il quelque revers funeſte?
L'amitié diſparoit: votre malheur vous reſte,
Avec le déſeſpoir de l'avoir mérité.

Un Cerf d'aſſez haute naiſſance,
Pour ſoutenir avec magnificence

Le frivole éclat d'un grand nom,
S'étoit fourré dans la finance.
(Aujourd'hui c'eſt un autre ton;
Seulement avec elle on contracte alliance)
Poſſédant le tour du bâton,
En peu de temps il vit le fracas, l'opulence,
Regner, briller dans ſa maiſon.
Auſſi, de malins paraſites
Impudemment parés du beau titre d'amis,
Ruſés, flatteurs, grands hypocrites,
A ſes plaiſirs étoient admis.
De ces Meſſieurs la honteuſe baſſeſſe
Sembloit au Cerf un excès de tendreſſe;
Et s'en voyant flatté, craint, admiré,
Le pauvre ſot s'en croyoit adoré.
On vit bientôt tourner la chance:
Le malheur vint: Monſeigneur du Lion
Au Publicain, de ſa finance
Ota l'adminiſtration.
Alors, ruiné ſans reſſource,
Raillé, même de ceux qui poſſédoient ſon bien;
Le pauvre animal vit trop bien,
Que, qui compte ſur ceux qui n'aiment que la bourſe,
Compte le plus ſouvent ſur rien.

LE COLIN-MAILLARD,

IDILLE EN PROSE.

C'Eſt à Paphos qu'eſt le Temple le plus célèbre qu'on ait élevé à Vénus; c'eſt là que les jeunes Prêtreſſes de cette Divinité nourriſſent les

Colombes sacrées qu'elle attelle à son Char. Vénus aime Gnide, Cythère & Amathonte; mais elle préfère Paphos. C'est près de ces lieux fortunés qu'elle connut le fils de Myrrha. Le souvenir d'un amant si cher lui fait préférer les lieux qu'il habita jadis; & si jamais l'Isle de Cypre n'a vu un amant malheureux, c'est un avantage qu'elle doit à la mémoire d'Adonis.

C'est sur ces bords charmans que la mère de l'Amour rassemble les Plaisirs & les Graces. Là, sur un gazon tendre & émaillé de fleurs, elles forment des danses légères : un bouquet donné des mains de l'Amour, est le prix de celle qui y a le mieux réussi. Quelquefois unissant à l'envi leurs voix douces & harmonieuses, elles chantent le pouvoir du Dieu d'Idalie & célèbrent ses bienfaits. Quelquefois des jeux enfantins, que l'Amour invente & que sa présence anime, succèdent à leurs chants & à leurs danses.

Un jour, c'étoit un des plus beaux du Printemps, on célébroit à Paphos une fête brillante : dans le Temple ne ruisseloit pas le sang des victimes ; on se contentoit d'offrir des fleurs : les jeunes citoyens, les plus aimables filles, répétoient des hymnes en l'honneur de l'Amour & de la Déesse de la Beauté ; à leurs noms ou joignoit ceux des Graces & des Plaisirs ; l'encens fumoit de tous côtés ; chaque habitant de cette heureuse Contrée, avoit des graces à rendre aux divinités qu'elle adore : tous leur devoient le bonheur d'une union douce & constante. Enfin, on voyoit partout l'ivresse de la joie & le transport de la reconnoissance.

Vénus, invisible avec son fils dans le Temple, y recevoit avec plaisir les vœux de mille jeunes cœurs unis sous ses loix, ou qui brûloient de s'y soumettre.

ſoumettre. Parmi cette jeuneſſe aimable & ſincère, ou diſtinguoit Mirtil & Glicérie. L'un & l'autre avoit à peine atteint ſon quatrième luſtre ; tous deux réuniſſoient les graces, la naïveté & la ſenſibilité de l'âge des Amours. Le deſtin avoit décidé que ce couple charmant ſeroit uni. L'Amour le ſavoit bien ; il ſavoit auſſi que l'heure approchoit où il pouvoit faire leur félicité : mais il le cachoit encore à ſa mère ; il vouloit lui ménager une ſurpriſe agréable. Mirtil & Glicérie dans les vœux qu'ils formoient, ſe plaignoient de l'abſence d'un bien inconnu, dont la privation les affligeoit ; leur innocence n'en ſavoit point davantage. Leurs prières furent exaucées.

Le ſoir de ce beau jour, lorſque les ſolemnités furent finies, & que chacun ſe livroit aux amuſemens que l'alégreſſe inſpiroit, les Divinités de Paphos ſe retirèrent dans des bocages qui leur étoient conſacrés, & où perſonne n'auroit oſé mettre un pied profâne. Là, roulent entre des fleurs de petits ruiſſeaux, où Vénus & ſes Compagnes ſe baignent quelquefois. Si de loin quelqu'un y jette un œil curieux, il n'a point à craindre le ſort d'Actéon. Vénus n'eſt point auſſi cruelle que Diane. Tout ce qu'il riſque, c'eſt de ſe conſumer en vains déſirs, ou d'aller à Leucade en chercher la fin. Mais ce malheur arrive rarement, les Citoyennes de Paphos ſont ſi aimables, que perſonne n'eſt tenté de devenir le rival de Mars.

Là, des touffes de roſiers & de jaſmins parfument l'air ; leur odeur répand dans l'ame & dans les ſens ce déſordre touchant ſi favorable aux plaiſirs : là, des milliers d'oiſeaux ont fixé pour jamais leur demeure. Preſque toujours occupés de leurs amours, ils chantent rarement ; mais ils ne chantent jamais que leurs plaiſirs.

C'eſt dans ces beaux lieux, que l'Amour, Vénus & ſes compagnes ſont accoutumés à faire de petits jeux. L'Amour eſt un enfant; il aime les jeux de cet âge : mais c'eſt un enfant malin ; les ſuites de ſes jeux ſont quelquefois dangereuſes.

Mirtil & Glicérie, à qui le trouble de leurs cœurs ne permettoit pas de partager la joie publique, ſe promenoient en rêvant à leur ſituation ; le haſard leur fit choiſir les lieux les plus voiſins des bocages ſacrés. L'un étoit d'un côté, l'autre étoit de l'autre. L'Amour, qui avoit ſes deſſeins, propoſa à Cypris de les admettre à leurs jeux ; Cypris ne refuſe rien à l'Amour : Aglaé & Thalie ſe détachent, & amènent le Berger & la Bergère.

Tous deux furent ſaiſis d'une crainte timide, en ſe voyant au milieu des Divinités. Le fard d'une pudeur ingénue éclatoit ſur leur front, & les rendoit plus aimables encore. Les Graces prirent Glicérie pour une de leurs ſœurs, & Vénus en voyant Mirtil, crut avoir deux fils.

Les careſſes, les bontés de l'Amour & de Vénus diminuèrent l'embarras de Mirtil & de Glicérie. L'un & l'autre oſa enfin jetter des regards furtifs ſur le Dieu & ſur les Déeſſes de Paphos. Mirtil admiroit Vénus & ſes Compagnes ; mais il aimoit à ramener ſes yeux ſur la Bergère. Glicérie admiroit les charmes de l'Amour, mais elle regardoit Mirtil avec plus d'aſſurance & de plaiſir. Le Dieu pour achever de les mettre à leur aiſe, les aſſocia à pluſieurs petits jeux : enfin, il en propoſa un qu'il venoit d'inventer, & auquel les mortels ont depuis donné le nom de Colin-Maillard. Il ne fallut aucune préparation ; il avoit ſon bandeau ſur les yeux. Tout le monde s'écarte, l'Amour cherche à attraper quelqu'un, il étend les bras, il erre, il court, il tombe

quelquefois. Cypris ou l'une des Graces l'alloient relever, car Mirtil & Glicérie n'oſoient encore l'approcher. A la fin, cependant, dans un moment où elle conſidéroit innocemment ſon aimable compagnon, la jeune Bergère ne put éviter en temps la rencontre de l'Amour : il la ſaiſit, & parcourant d'une main légère ſes innocens appas, il la prenoit d'abord pour Vénus ; mais la crainte & l'embarras qui firent alors palpiter le cœur de Glicérie, la lui font reconnoître : les libertés de l'Amour ne feroient pas trembler Vénus. Il nomme la Bergère, elle garde le ſilence ; mais les ris des Graces aſſurent le Dieu qu'il ne s'eſt pas trompé. Il ſe découvre, & met en ſouriant ſon bandeau ſur les yeux de Glicérie. Il eſt impoſſible d'en peindre l'effet ſubit : Une émotion délicieuſe s'empare de ſon cœur, des ſoupirs preſſés ſe ſuccèdent, un trouble qu'elle n'avoit jamais ſenti, vient agiter tous ſes ſens. L'image de Mirtil, dont elle venoit de raſſaſier ſes yeux, s'offre à ſon eſprit avec des traits de flamme. Il falloit cacher cet état aux témoins qui l'environnoient. Glicérie fait des efforts pour ſe remettre ; mais elle y réuſſit ſi peu, que Mirtil ſeul y eſt trompé.

Dans le temps que Glicérie à ſon tour cherchoit moins à ſaiſir quelqu'un, qu'à avoir l'air de chercher, & que le Berger de ſon côté faiſoit ſemblant de l'éviter, l'Amour, alors clair-voyant, prend ſon arc, choiſit une flêche ſemblable à celle dont il atteignit Pſiché, & en perce le cœur de Mirtil. Un coup de foudre n'eſt pas plus prompt : tous les feux de l'Amour paſſèrent dans ſon ame : il ne feignit plus alors d'éviter la Bergère, qui n'en voulant qu'à lui, avoit négligemment laiſſé échapper de petis compagnons de l'Amour, que leur imprudence avoit amenés trop près d'elle. Mirtil approche, il ſe jette

dans les bras de Glicérie, & la ſerre tendrement. Son tranſport le décèle, il eſt reconnu : la Bergère répond timidement à ſes careſſes, mais elle y répond. Tous deux dans l'inſtant éclairés par l'Amour, ſentent & s'écrient qu'ils ont enfin trouvé le bonheur qu'ils cherchoient. Le Dieu alors vint à eux, il les unit, & leur dit : aimables mortels, ſoyez heureux ; vivez dans ces lieux enchanteurs que je vous permets d'habiter ; je ne vous quitterai jamais. Votre félicité ſera pure, durable & parfaite, puiſqu'elle eſt mon ouvrage. On n'en ſera pas jaloux ici, mais on dira en l'admirant & en vous rendant juſtice : on voit bien que l'Amour n'a pas toujours le bandeau ſur les yeux.

SUR LA NOUVELLE ANNE'E,

EPITRE A Mr. D.....

Pourquoi prendre encore la plume ?
Le monde eſt rempli de rimeurs :
En vain on ſue, on ſe conſume
Pour déſennuyer ſes lecteurs.
Un Pédant à l'air ſymmétrique,
D'un ton ſottement ſatyrique,
Vous crie, arrêtez, vains Auteurs ;
Tout eſt penſé : qu'allez-vous dire ?
Vous allez apprêter à rire,
Et vous attirer des cenſeurs.
Un fat doré, dont la parure
Forme l'unique amuſement,
Bâille à la première lecture,
Et jette l'œuvre en s'endormant.

Oui, cher ami, je perds courage,
Quand je vois ce ſiècle frondeur,
Et ſans l'amitié qui m'engage
A tout accorder à ton cœur,
J'abandonnerois l'étalage
Du vain titre de foible Auteur.
Mais quoi ! tu veux que je rimaille ;
Et complaiſant pour mon malheur,
Dès que tu parles, je travaille,
Et malgré le Pédant qui braille,
Je brave les ris du cenſeur.
Eh ! ſi contre l'âpre ſatyre
On n'acquéroit un front d'airain,
Quel mortel oſeroit écrire,
Et débiter au genre humain
Les fruits d'un inſenſé délire ?
Si Liſis n'avoit eu le front
De rire du critique auſtère,
Auroit-il ſupporté l'affront
Dont le Public juſte & ſévère,
Malgré l'éloge d'Euphemon,
Couvrit ſon ouvrage & ſon nom ?
Enfin, moi qui ne verſifie
Que pour amuſer mes amis,
Eh ! que m'importe que Damis
Et la dédaigneuſe Clélie
Prennent plaiſir à mes écrits ?
J'ai conſacré ma tendre lyre,
A chanter deux amis conſtans ;
Quoi ! Cléon voudroit-il me lire,
Et me préférer aux Romans ?
Que je puiſſe avoir ton ſuffrage ;
Que mes vers plaiſent à tes yeux ;
Je braverai l'indigne rage

Et des ſots & des envieux....
Mais quel bruit! quels fous je découvre!
Oui, de Janus le Temple s'ouvre
Aux ſons faux des vains complimens:
L'an commence avec les viſites
Des flatteurs, des froids paraſites
Qu'on voit renaître tous les ans.
Licidas court de porte en porte
Porter ſa carte & ſon ennui;
Aujourd'hui l'amitié l'emporte,
Mais ce n'eſt que pour aujourd'hui.
Cloé vole chez Araminte,
Qu'elle accable d'embraſſemens;
Que je ris de voir la contrainte
Qui maſque leurs vrais ſentimens!
Ce jour (avec la politeſſe
Si le cœur étoit de moitié)
Seroit le jour de la tendreſſe,
Le triomphe de l'amitié.
Mais une perfide careſſe,
Voile l'ame la plus traîtreſſe
Sous des ſouhaits impertinens,
Et d'inépuiſables ſermens.
On jure une amitié parfaite,
Que le cœur ne ſentit jamais:
Dans l'ame eſt la haine ſecrette,
Sur les livres ſont les ſouhaits.
Licas embraſſe Philogème,
Qu'il croit bonnement ſon ami;
Et ſon féal à l'inſtant même
Va par-tout médire de lui.
Par air, ou par étourderie,
Et d'un maintien affectueux,
Iphis pour Damon fait des vœux

Que dans le moment il oublie.

Peu de plaiſir, grand embarras ;
Politeſſes faſtidieuſes,
Viſites froides, onéreuſes,
Complimens, lettres ennuyeuſes,
Préſens de vers & d'Almanacs ;
Importune cérémonie,
Et fort peu de ſincérité,
Voilà ce jour tant redouté
Du ſage que le fat ennuie,
Par ſon entretien affecté.

Cher Liſidor, cette manie
M'arrache des ris & des pleurs :
Je ris de voir tant de folie ;
Je gémis de voir ces erreurs.
Foulant aux pieds un fol uſage ;
Quand verrons-nous l'homme plus ſage ;
Former de plus ſincères nœuds ?
A l'amitié qu'il rende hommage ;
Elle pourra le rendre heureux.
Qu'eſt-il de plus doux dans la vie ;
Qu'un ſage dont l'eſprit allie,
Et les vertus & les talens ?
Qui des erreurs de la jeuneſſe ;
Et des chûtes de la foibleſſe,
Préſerve vos pas chancelans :
Qui ne voit dans l'ami qu'il aime ;
Qu'un portrait exact de lui-même
Et de ſes propres ſentimens....
Mais où m'emporte la morale ?
Tandis qu'en tranſports je m'exhale ;
Je vois que j'ai fait ton portrait :
Quand j'ai tracé l'eſquiſſe aimable ;

D'un ami ſûr & véritable,
Liſidor en étoit l'objet.

EPIGRAMME.

SUr ſa porte toujours debout comme un piquet,
Vous croyez Dorilas d'ignorance profonde :
Eh ! non, non ; c'eſt l'homme du monde,
Qui ſait le mieux le temps qu'il fait.

LE CHOIX DES FLEURS,

ODE ANACRÉONTIQUE.

C'Etoit un jour de Printemps,
Et le ſiniſtre Borée
Vers la rive hyperborée,
Fuyoit avec les Autans.

Déjà s'empreſſoient d'éclore,
Sous les baiſers des Zéphirs,
Les dons éclatans de Flore,
Images de nos plaiſirs.

Quelle eſt la fleur la plus belle ?
Diſoit l'Olimpe aſſemblé :
Pour moi, j'aurois dit : c'eſt celle
Qui meurt ſur le ſein d'Églé.

Le Dieu du Pinde & du Cynthe,
Pleurant encor ſon malheur,

Phébus,

Phébus, choisit l'Hyacinte;
Et le Lys plut à sa sœur.

La Renoncule sanglante,
Attira les yeux de Mars;
La Jonquille éblouissante,
De Plutus eut les regards.

La Violette timide,
A peine ose se montrer;
Et ce mérite décide
Minerve à la préférer.

L'Anémone étoit écloſe;
Le souvenir d'Adonis,
La fit choisir par Cypris:
Mais l'Amour fut pour la Rose.

LE TONNERRE ET LE NUAGE,

FABLE ASIATIQUE.

COmment oses-tu te compter pour quelque chose? disoit le Tonnerre au Nuage: toi, vil assemblage de parties grossières, que l'Astre des jours daigne élever, tu veux entrer en comparaison avec moi! de brillans sillons de lumière marchent devant moi, & m'annoncent en parcourant l'horison; j'ébranle les Palais des Sultans; je fais trembler les montagnes; je suis l'organe & quelquefois le ministre des vengeances du Ciel; l'Univers épouvanté se jette à genoux & se taît en ma présence, & toi.... moi, répond le Nuage; je n'aime point à parler de moi si long-temps avec tant d'orgueil & de bruit;

mais quand le vent du midi m'abaiſſe vers la terre, je vois le Cultivateur qui remercie Dieu : je fertiliſe ſes campagnes, l'abondance & la joie me ſuivent ; je puis même conſoler ceux qu'effraie le mal que tu peux faire .... Quand on eſt placé bien haut, je crois qu'il vaut mieux faire du bien qu'inſpirer de la terreur.

Un ſage conta un jour cet Apologue à Ebn-Mohar, Viſir de Damas. Ce Miniſtre, jeune encore, avoit abuſé de ſon pouvoir. Plus flatté de ſe faire craindre que de ſe faire chérir, il avoit gouverné durement les peuples confiés à ſon autorité. Mais l'heureuſe ſenſibilité qu'il avoit reçue de la nature, n'avoit pas encore été détruite par les vapeurs empoiſonnées de la flatterie & de l'élévation. Il écouta le ſage, il répandit des bienfaits, & Damas bénit ſon adminiſtration.

LA GLOIRE.

ODE.

D'Une grandeur ſtérile & folle,
Adorateurs vils & puiſſans ;
Oſez enviſager l'Idole,
A qui vous prodiguez l'encens....
Sous une apparence brillante,
Du pouvoir l'image impoſante,
Des mortels à ſéduit le cœur :
Souvent de ces foudres de guerre,
De ces Conquérans de la terre,
Le Temple eſt conſtruit par l'erreur.

L'éclat de la pourpre & du trône,
Eſt-il le germe des vertus ?

Ce ne fut point par ſa couronne,
Que s'immortaliſa TITUS :
De LOUIS la vertu ſuprême,
Brille plus que le diadême,
Que ſur ſon front le Ciel a mis :
Né Prince, il mérite de l'être ;
Si dans LOUIS on voit un Maître,
Tous ſes Sujets ſont ſes amis.

Si le bruit, ſi l'effroi des armes,
Conſternent vos triſtes climats,
Vous, qui ſouffrez de ces allarmes,
A LOUIS ne l'imputez pas.
Loin d'exciter cette furie,
Lui-même il donneroit ſa vie,
Pour vous épargner tant de maux :
Aux malheurs des humains ſenſible,
Il fuit cette palme terrible,
Dont Mars couronne ſes Héros.

Rois ! ſuivez ſon exemple auguſte ;
Que ſes vertus ſoient votre loi :
Etre bienfaiſant, ſage, juſte,
C'eſt être grand, c'eſt être Roi.
Ah ! ſi le crayon de l'Hiſtoire,
Ne conſacre à votre mémoire,
Que des traits de ſang & de pleurs....
Aujourd'hui vous lancez la foudre ;
Demain, renverſés dans la poudre,
Vous avouerez des Dieux vengeurs.

Mais parlez, ſouverains arbîtres
Du deſtin des foibles mortels ;
Quels ſont vos droits, quels ſont vos tîtres ;
Pour vouloir de nous des autels ?

Hélas! pour une injuſte guerre,
On place au ſéjour du Tonnerre,
Le ſcélérat triomphateur :
Et ſouvent un oubli ſtupide,
Obſcurcit la gloire ſolide,
Du Héros pacificateur.

Tu mets le prix aux vrais hommages,
Incorruptible vérité !
Par toi le mérite des ſages,
Et loué ſans être flatté.
Par toi du Couchant à l'Aurore,
Ce Prince que la France adore,
Verra porter ſon nom fameux ;
Et par ta voix ſévère & pure,
Vérité ! la race future,
Saura qu'il a fait des heureux.

La gloire d'un Roi magnanime,
Eſt l'Amour de l'humanité :
S'il eſt un éloge ſublime,
L'amour des peuples l'a dicté.
O toi, père de la Patrie !
O LOUIS ! ton ame attendrie,
Connoît cet éloge flatteur :
De ton cœur ſans doute il eſt digne ;
Des vertus c'eſt le prix inſigne,
Et le vrai gage de l'honneur.

A MADAME ***

LE JOUR DE SAINTE CECILE.

MADRIGAL.

CÉcile, comme vous, fut douce, aimable, ſage;
Comme vous, elle eut en partage,
Du plus charmant des Arts le goût & le talent:
Les Anges, dit-on, avec elle,
Formoient un concert raviſſant,
Qui charmoit la Cour immortelle:
Les Anges ſeroient avec vous,
Comme ils étoient avec Cécile,
Si nous vous reſſemblions tous:
Mais, Floriſe, il eſt difficile,
Que l'on ſoit Ange auprès de vous.

L'AGE D'OR.

SAis-tu ce que c'eſt que l'âge d'or? diſoit Nicolette à Colinet: oui, répond Colinet; il y avoit Dimanche chez notre Curé, un homme mal habillé, & qui avoit bon appétit, qui en parloit: ils nommoient, je crois, cet homme un Auteur. Il diſoit que dans le temps de cet âge d'or, les fruits venoient ſans culture, que des ruiſſeaux de lait couloient dans les plaines, qu'il ne faiſoit jamais froid, que .... mais, interrompt Nicolette, diſoit-il qu'alors on s'aimoit bien, qu'on étoit content de

s'aimer & de ſe plaire ? ... Oui, ma Nicolette ; on n'avoit ni ſoupçons, ni jalouſie, ni inconſtance.... Eh bien ! mon bon ami, nous ſommes auſſi dans l'âge d'or : tu m'aimes bien, je t'aime de tout mon cœur ; je ne ſais pas ce que c'eſt que des ſoupçons, de la jalouſie : je ne crains ni ton inconſtance ni la mienne. Eſt-ce un bonheur, dis-moi, d'avoir des fruits ſans cultiver la terre ? Tu perdrois le plaiſir de travailler pour moi, & moi celui de te remercier tous les jours. Ce n'eſt pas un mal d'avoir froid l'hiver, quand on peut ſe chauffer auprès de ſon ami ; & n'aimes-tu pas mieux d'avoir le lait de nos Brebis, trait de mes mains, que d'en voir des ruiſſeaux couler dans nos campagnes ?

CHANSON.

A Peine écloſe
Sous l'haleine du Zéphir,
Une fraîche & tendre roſe,
Du jeune Hylas excitoit le déſir.
Tu pareras le ſein d'Iſmène,
Dit-il en voulant la cueillir :
Mais une épine inhumaine,
La bleſſe & le fait treſſaillir.
On trouve bien ſouvent la peine,
Où l'on croit trouver le plaiſir.

SUR LES TOURTERELLES DE ZELMIS,

POÈME DE M. DORAT,

MADRIGAL.

SOus un feuillage épais, au bord d'une onde pure,
A l'abri des feux du Soleil,
Vénus tranquillement ſe livroit au ſommeil :
Dorat en tapinois lui vola ſa ceinture.
Après cela, doit-on être ſurpris
Des Tourterelles de Zelmis ?

BOUQUET POUR CIDALIE.

AImables fleurs, que votre ſort eſt doux !
Vous ſavez plaire à Cidalie ;
Sur ſon ſein vous perdrez la vie :
Trop heureux qui peut vivre & mourir comme vous.

LA CHIENNE ET SES PETITS,

FABLE ÉTRANGÈRE.

UNe Chienne avoit mis bas trois petits, tous également beaux, dociles & fidèles. On s'apperçut

qu'elle en careſſoit deux, qu'elle leur donnoit à manger avec plus d'abondance & de choix; & que le troiſième étoit ſans ceſſe en butte à ſa mauvaiſe humeur, qu'elle le négligeoit toujours, & le mordoit ſouvent. On douta d'abord qu'elle en fût la mère; mais quand on s'en fut aſſuré, comme on n'avoit point encore vû parmi les Chiens d'exemple d'un ſentiment auſſi injuſte & auſſi dénaturé, on réſolut de punir ſévèrement cette mère indigne de l'être. On lui ôta ſes petits, & après l'avoir rigoureuſement châtiée, on la chaſſa. La ſociété humaine eſt plus indulgente.

Sur l'attentat commis en la perſonne du Roi Louis XV.

ODE.

QUelle eſt cette fureur perfide !.....
Monſtre ! arrête ... ô mortel effroi !
Ciel ! le ſang coule ... où ſuis-je ? & qu'eſt-ce que je voi ?
Barbare ! ta main parricide,
Eſt teinte du ſang de mon Roi.

Dieu terrible ! lance la foudre ;
Renverſe, écraſe le pervers :
Entr'ouvre ſous ſes pas l'abîme des enfers.
Que ce monſtre réduit en poudre,
Soit l'horreur de tout l'Univers.

Quelle région t'a vu naître,
Tigre cruel, cœur inhumain ?
Qu'entens-je ? c'eſt la France ! ... ô malheureux deſtin ! ..

Un

Un François peut-il être traître,
Et menacer ſon Souverain ?

On voit quelquefois la Nature,
Inconſtante dans ſes faveurs,
Jetter de noirs poiſons parmi d'aimables fleurs :
Quelquefois, d'une ſource pure,
Il ſort des ruiſſeaux corrupteurs.

Ainſi chez des Peuples fidèles
Au Ciel, aux vertus, à leurs Rois,
Qui ſuivent l'équité, qui chériſſent les Loix,
On voit de ames criminelles,
De l'erreur écouter la voix.

Toi qui tranſmets à la mémoire,
Les noms des Héros & leurs faits,
A la poſtérité ſi tu dis ces forfaits,
Sage Déeſſe de l'Hiſtoire,
Fais-lui connoître nos regrets.

Si ſa colère légitime,
Abhorre ces noires fureurs,
Ah! qu'elle s'attendriſſe au récit de nos pleurs :
Du moins, frémiſſant ſur le crime,
Elle pleurera nos douleurs.

Juſte Ciel! quels torrens de larmes!
Quels gémiſſemens, quels ſanglots!
La France pleure un Père, un Monarque, un Héros;
Et le Guerrier jettant ſes armes,
Ne reconnoît plus ſes Drapeaux.

Ah! grand Dieu! rends-nous notre père :
Qu'il vive! qu'il regne toujours!
De ſes deſtins brillans prolonge l'heureux cours.

Conſerve une tête ſi chère....
Qu'il vive aux dépens de nos jours.

Aux rivages de la Moſelle,
Quand après cent exploits vainqueurs,
Du trépas par LOUIS, on craignit les horreurs;
Grand Dieu! ta bonté paternelle,
Rendit ce Héros à nos pleurs.

Daigne nous exaucer encore....
Qu'importe que mille ſuccès,
Décorent de lauriers les têtes des François,
Si ce Roi, que la France adore,
Se voit entouré de Cyprès...

Fuyez, effroyables nuages,
De la nuit enfans ténébreux,
Qui portiez & la crainte & l'horreur dans ces lieux;
Ceſſez d'obſcurcir ces rivages:
Le Ciel rend LOUIS à nos vœux.

Renaiſſez, éclatantes fêtes,
Qu'interrompirent nos douleurs:
Français! ceignez vos fronts de lauriers & de fleurs:
Le Soleil fait fuir les tempêtes;
L'alégreſſe ſuccède aux pleurs.

Les foudres d'airain retentiſſent,
Et les feux brillent dans les airs:
Chantez, chantez un Roi qu'admire l'Univers;
Que mille voix ſe réuniſſent,
Pour former d'aimables concerts.

Et toi, Nation téméraire,
Dont la funeſte ambition,
Alluma le flambeau de la diviſion;
Un jour plus brillant nous éclaire.
LOUIS renaît; tremble, Albion.

BALTAZAR,

POÈME.

DE l'orgueil insolent je chante le supplice,
Et du Dieu des humains l'éternelle justice.
Vous, de la fiction agrémens séducteurs,
La Vérité paroît : taisez-vous, imposteurs !

O toi, qui conduisis la voix de ces Prophètes,
Des loix de l'Eternel fidèles interprètes,
Esprit du Dieu vivant ! allume dans mon cœur,
De tes célestes feux la respectable ardeur.

Et vous, dont le pouvoir cimenté par les crimes,
Fait tomber à nos pieds d'innocentes victimes,
Rois cruels ! écoutez. L'Ange exterminateur,
De l'impie orgueilleux a détruit la grandeur.
Redoutez comme lui les coups de la tempête :
La foudre est allumée, & pend sur votre tête.
Les Rois sont abattus, les trônes ébranlés....
L'Esprit Divin m'inspire : écoutez & tremblez.

De sa haute grandeur Babylone enyvrée,
Par cent peuples vaincus se voyoit adorée :
Son Prince enorgueilli par tant d'heureux exploits,
Levoit son front superbe, & commandoit aux Rois.
Les Courtisans pervers, enfans de la bassesse,
Dans le sein des plaisirs fomentoient sa mollesse :
Leurs adorations nourrissoient la fierté ;
Il se croyoit égal à la Divinité.

Je regne, disoit-il : ma puissance immortelle,
Ne voit rien ici bas qui soit au dessus d'elle ;

Au faite des grandeurs je paſſerai mes jours :
Qui peut de mon bonheur interrompre le cours ?
Du monde Babylone eſt la maîtreſſe altière ;
Je vois à mes genoux flêchir la terre entière :
Les Rois de l'Univers devant moi ne ſont rien.
Le pouvoir du Ciel même, eſt-il égal au mien ?

Du ſéjour éclatant de la gloire ſuprême,
L'Eternel entendit cet inſolent blaſphême :
Déjà de Balthazar les forfaits odieux,
Lui préparoient ſans doute un châtiment affreux ;
A pas lents s'avançoit ſa ruine infaillible :
L'orage différé n'en eſt que plus terrible.

De ſa perte déjà triſtes avant-coureurs,
Les remords lui faiſoient éprouver leurs fureurs.
La voix des malheureux, le ſang de l'innocence,
S'élevoient vers le Ciel, & demandoient vengeance.
Dignes fruits des plaiſirs, & bourreaux des tyrans,
Les craintes, les chagrins, les troubles dévorans,
Les barbares ſoucis dont il étoit la proie,
Infectoient dans ſa main la coupe de la joie.
Dans ſon cœur criminel ils enfonçoient leurs traits,
Et de ſon ame aigrie ils écartoient la paix.
A ſon eſprit troublé ces images ſanglantes,
Dans le ſein du repos étoient encor préſentes.
Il voyoit ſous ſes pas des ſépulchres ouverts,
Montrer à ſes regards le chemin des Enfers.
Par ſes avis ſecrets, la ſageſſe Divine
Vouloit lui découvrir ſa prochaine ruïne,
Afin que dans ſon cœur, un heureux mouvement
Prévînt de ſes forfaits le juſte châtiment.
C'eſt ainſi quelquefois que la bonté céleſte,
Aux pécheurs endurcis, montre leur ſort funeſte.
Mais l'altier Balthazar, inſenſible à ſa voix,

D'un coupable panchant n'écoutoit que les loix ;
Et ſe plongeant ſans ceſſe en de nouveaux abîmes,
Vouloit dans les plaiſirs oublier tous ſes crimes.

Dans un feſtin pompeux, ô profanation !
O comble de molleſſe & d'irréligion !
Il oſa ſe ſervir des vaſes reſpectables,
Qu'un uſage ſacré rendoit ſi vénérables.
Un monſtre à ſes côtés, un monſtre furieux,
L'excitoit à braver le Souverain des Cieux.
Il vole autour du Roi. Sous un aimable image,
Il cache des forfaits l'infernal aſſemblage ;
Sous l'appât des plaiſirs il cache le poiſon :
Le mal eſt ſon ouvrage, & l'erreur eſt ſon nom.

Aſſez de l'Eternel la ſuprême clémence,
Avoit ſur Balthazar ſuſpendu la vengeance :
Le jour étoit venu, ce jour de ſang, de pleurs,
Qui devoit de ſa vie achever les horreurs.
Alors que des tranſports d'une indiſcrette joie,
Balthazar & ſa Cour ſont la honteuſe proie,
A la ſombre lueur que jettent les éclairs,
O prodige ! une main s'élevant dans les airs,
Trace en lettres de ſang le deſtin de l'impie.
Pour la première fois ſon ame fut ſaiſie,
Pour la première fois il connut la terreur,
Il vit enfin, il vit quelle étoit ſon erreur.
De ce ſpectacle affreux l'enigme impénétrable,
Dans ſon cœur allarmé jette un trouble effroyable :
En vain ſes Courtiſans veulent le raſſurer,
Eux-mêmes de frayeur ſe ſentent pénétrer.
Ces flatteurs dont jadis l'indigne hardieſſe,
D'un Monarque aveuglé corrompoit la foibleſſe,
Reconnoiſſant enfin le Dieu qui les confond,
Gardent, épouvantés, un ſilence profond,

Daniel, le ſeul Daniel, plein d'un feu prophétique,
C'en eſt fait, il n'eſt plus, ce regne tyrannique,
Dit-il, & la Juſtice, attentive à punir,
Vient de lever ſon bras, & de l'anéantir.
J'entends déjà les ſons de l'altière trompette :
De l'impie arrogant la chûte ſe projette ....
L'homme foible a voulu des Temples, des Autels ;
Il oſa s'arroger les honneurs immortels ;
Pour prix de cet orgueil, privé de ſépulture,
Son cadavre eſt des Chiens la ſanglante pâture :
Je vois par le Perſan ſes Etats dévaſtés,
Ses Peuples ſont captifs, ſes tréſors emportés :
Les enfans éperdus, les femmes gémiſſantes,
Vainement à leurs Dieux lèvent leurs mains tremblantes;
Je vois regner par-tout le carnage & l'horreur.
Un Prince triomphant, ſuivi de la terreur,
A qui le Roi des Rois a remis ſa vengeance,
Le feu, le fer en main, vers ce Palais s'avance ....
Roi barbare! entends-tu les cris de tes ſujets?
Hélas? ils ſont punis pour tes propres forfaits.

Il dit, & dans l'inſtant une altière cohorte,
Arrache du Palais la principale porte :
Les Gardes ſe livroient aux douceurs du ſommeil ;
Mais quel revers affreux ſignale leur réveil! ...
Une partie expire, & l'autre eſt dans les chaînes.
Alors des fiers Perſans les Légions hautaines,
Tournent vers Balthazar leurs pas précipités :
Tout eſt ſoumis, tout cède à leurs bras indomptés ;
Au Tyran ſans obſtacle ils s'ouvrent un paſſage:
On vit regner alors un horrible carnage ;
Ce ſéjour, où rioient les plaiſirs enchanteurs,
Ce ſéjour de la mort étale les fureurs.
Sur des corps entaſſés le ſang coule, bouillonne :

La mort, la pâle mort vole enfin vers le trône.
Au milieu du combat un trait funeſte part,
Et, conduit par le Ciel, vient frapper Balthazar.
Le Roi chancelle, tombe ; & ſon ame cruelle,
S'enfuit en blaſphêmant dans la nuit éternelle.

LE LABOUREUR,

APOLOGUE PERSAN.

KHoſrous-kan, donnoit des loix à la Perſe : ces loix ſévères ne laiſſoient impuni aucun des crimes qu'elles défendoient ; mais elles ne propoſoient aucune récompenſe pour les actions vertueuſes qu'elles éxigeoient. Tchaeu-tzin, qui de Cambalu étoit venu ſe fixer à Schiras, approcha du trône & dit à Khoſrous : » permets à ton eſclave de te dire un » mot. Un Cultivateur avoit ſoin d'extirper les » herbes voraces & inutiles qui naiſſoient dans ſon » champ ; ſa vigilance exterminoit les inſeſtes, les » reptiles malfaiſans qui pouvoient nuire à ſes moiſ- » ſons : content de détruire le mal, il négligeoit les » engrais & les arroſemens. Son champ fut bien net ; » les ronces & les orties ne s'y trouvèrent plus ; » on n'y voyoit plus ni vers ni chenilles ; mais » il n'y crut point de blé.

EPITRE A MON AMI,

Sur la Paix de 1762.

J'Ai vu les fureurs de la guerre,
Dévaſter ce triſte Univers:
Sur la ſurface de la Terre,
J'ai vû mille tombeaux ouverts.
Combien d'enfans pleuroient leurs pères!
Combien d'épouſes & de mères,
Redemandoient au Ciel leurs enfans, leurs époux!
Le feu, le fer & les misères,
Rompoient les liens les plus doux.
Mon bon ami, ces déſaſtres terribles,
Je l'avoue!, aux François préparoient des lauriers:
Mais l'immortalité qu'on promet aux Guerriers,
Ne peut que déchirer les cœurs bons & ſenſibles.
Quand ſur les pas de LOUIS, de TITUS,
Un Prince bienfaiſant peut courir à la gloire,
La plus éclatante victoire,
Qu'eſt-elle qu'un malheur de plus?
Auſſi je laiſſe aux crayons de l'hiſtoire
Célébrer des Peuples vaincus:
Je ne placerai point au Temple de Mémoire,
Ce Conquérant fougueux, le vainqueur de Porus;
Et ſi l'on veut me faire accroire,
Qu'il eut en effet des vertus,
Qu'on me faſſe oublier le meurtre de Clitus.
Ce fier, ce féroce Aléxandre,
Maître de l'Univers, en fut le deſtructeur:
Il mit cent Provinces en cendre;
Cent Peuples ſous le joug ont ſenti ſa fureur.

A-t-il

A-t-il fait des heureux ? .... il eut été l'image,
Des Dieux dont il vouloit qu'on le crût descendu ;
Il eut mérité cet hommage,
Dont on peut sans rougir honorer la vertu.
Mais l'œil impartial du Sage,
Ne voit en lui qu'un Guerrier corrompu,
Qui, sacrifiant tout à sa gloire sauvage,
Croit que tout est conquis quand tout est abbatu.

Combien plus grand & plus auguste,
Est ce Prince chéri des Dieux & des mortels,
Louis, à qui la Grèce eût dressé des Autels !
Toujours modéré, toujours juste,
Il immole sa gloire au bien de ses Sujets :
Louis, perd sans regret des Provinces entières,
Lorsque de ses Etats resserrant les barrières ;
Il peut nous rendre au moins la paix.
Aussi, que de froids Nouvellistes,
Insipides politiqueurs,
Aussi mépriſables censeurs,
Qu'injurieux panégyristes,.
Frondent l'heureuse Paix qui finit nos douleurs !.. :
Critiques aveuglés ! qui ne pouvez comprendre,
Que le bien de l'Etat soit la gloire d'un Roi,
Ah ! de Louis allez apprendre,
Que son cœur magnanime & tendre,
N'a jamais connu d'autre loi.

La guerre, la mort, le ravage,
D'un bout du monde à l'autre avoient vomi leurs feux,
Et des glaces de l'Ourse aux rivages du Tage,
L'œil du jour ne voyoit que des malheurs affreux.
Epargnons-nous, ami, ce tableau déplorable ....
Nos maux sont oubliés ... nous allons être heureux.
La Paix a dissipé l'orage épouvantable ;

La Paix a comblé tous nos vœux.
En vain la Discorde cruelle,
Que Louis réduit aux abois,
Levant sa tête criminelle,
Veut faire entendre encor son impuissante voix....
L'Erèbe en mugissant répond seul à ses plaintes;
Son glaive est émoussé, ses torches sont éteintes:
Et frémissant de voir en repos l'Univers,
Sur son trône détruit elle ronge ses fers.
Déjà le Laboureur que la Paix encourage,
D'un cœur plus satisfait reprend sa bêche en main:
Il chante, en allant à l'ouvrage,
Les bienfaits de Louis, les faveurs du destin.
Certain que ses moissons ne feront plus la proie
Des ennemis cruels, des avides vainqueurs,
Il cultive, il sème avec joie;
Il jouira du fruit de ses sueurs.
Il ne craint plus d'une épouse chérie
L'ordinaire fécondité;
Louis, veillant sur la Patrie,
Travaille à la félicité
Du moindre des sujets, qu'à son autorité
La justice des Dieux confie.
Le Commerce renaît par de nouveaux efforts:
De vaisseaux les mers sont couvertes;
Bientôt, pour réparer nos pertes,
De l'Inde & du Pérou les utiles trésors,
Reviendront enrichir ces bords.
La tranquillité, l'abondance,
Les Jeux, les Muses, les Beaux-Arts,
Redonnent enfin à la France,
Ces jours, ces jours heureux, dont les fureurs de Mars
Nous avoient ôté l'espérance.
Puissent durer long-temps ces jours tant souhaités!

Puiſſent les juſtes Dieux, propices à la terre,
Chaſſer de nos climats le déſir de la guerre,
Et nous faire oublier tant de calamités !
Rois ! ce doit être votre ouvrage :
Méritez le beau nom de Pacificateurs :
Qu'une éternelle Paix ſoit le ſolide gage,
De vos vertus, de vos faveurs.
Vous verrez le ſiècle d'Aſtrée ;
A votre clémence adorée,
Vous verrez les humains élever des autels :
Soyez de vos Sujets les protecteurs, les pères ;
Briſez ces armes meurtrières,
Des ſanglantes fureurs inſtrumens criminels :
Déſormais de la Guerre écartez les miſères ;
Votre bonheur naîtra du bonheur des mortels.

LE TEMPLE DE LA MODE,

ALLÉGORIE.

UN Peuple léger, volage,
Ami du doux badinage,
Et ſectateur de l'enjouement,
Jadis conſtruiſit ſur l'arène
Un Temple à la Déeſſe vaine,
Du faux goût & du changement.
Du Palais la maſſe incertaine,
Chancelle & tombe au moindre vent :
Un inſtant le conſtruit, un inſtant le renverſe,
Un autre inſtant le rebâtit.
Sur lui l'inconſtance s'exerce,
Et tour-à-tour l'éléve & le détruit.

Tout dans ces lieux eſt ſujet au caprice :
Les fleurs qu'on offre en ſacrifice,
A la Divinité qui regne en ce ſéjour,
Naiſſent & meurent dans un jour.
De cette Déeſſe coquette,
Le frivole eſt l'unique objet :
Son autel eſt une toilette ;
Son char eſt un Cabriolet.
Un nuage ſert de trône,
A l'inconſtante Déité :
Des pompons ſont ſa couronne,
Et l'impoſture eſt ſa beauté.
Une Sylphide, un Petit-Maître,
Unis par le plus vif amour,
A Paris lui donnèrent l'être.
Depuis, fixée en ce ſéjour,
Les peuples à genoux lui rendent leur hommage,
Que cette Déeſſe volage,
Rejette & reçoit tour-à-tour.
Des Papillons légers voltigent autour d'elle,
Et forment ſa futile Cour ;
Aux Nations ils portent la nouvelle,
Du goût nouveau, du goût du jour.
Là, ſur un lit de nouvelle fabrique,
L'ingénieuſe Oiſiveté,
Invente une coëffure, un habit magnifique ;
Approuvés par la Nouveauté.
Mille brillantes découpures,
Ouvrages renommés du Dieu Colifichet,
Repréſentent les avantures
Du Petit-Maître indiſcret,
Ou des Coquettes parjures.
Ici, l'on a peint les exploits,
De cette Mode dont la France,

Par caprice, ou par inconſtance,
Reçoit aveuglément les loix.
Là, ſe voit l'élégante Hiſtoire
Des amours du petit Damis:
Ici, dans une cartouche on a tracé la gloire,
De Cléante vainqueur d'Iris.
Par ici, la ſage Lucelle,
Pour avoir oſé de chez elle,
Bannir le Démon Bagatelle,
Eſt peinte en ridicule aux yeux de tout Paris.
De ce côté, par la Déeſſe
On voit deux époux déſunis;
Et leur mutuelle tendreſſe
Qui fut de miſe au temps jadis,
De tout fat exciter les ris.
A cette Déité légère
Le ſage, malgré lui va porter ſon encens;
On rit de voir un Philoſophe auſtère,
Sous de gentils ajuſtemens.
Elle étendit ſon empire
Juſqu'aux ouvrages d'eſprit:
Un frivole Roman légèrement écrit,
Une inſipide ſatyre
Qui drape impunément le mérite proſcrit,
Une Chanſon, un malin Vaudeville,
Une Epigramme où le ſel brille,
Et qui déchire un ſot ou quelque Auteur,
Des Madrigaux, des Sornettes,
Des jeux de mots, de froides Chanſonnettes,
Qui ſurprennent l'eſprit ſans affecter le cœur,
Des Réfléxions, des Penſées:
Dans de nouveaux mots enchaſſées,
C'eſt la mode, & le goût de ce ſiécle impoſteur.
Combien de fois encor cette folle inconſtance,

Que tout ennuie après quelques inſtans,
Changea-t-elle nos vêtemens?
Qui paſſe une ſemaine aux champs,
Trouve que tout changea dans ſon abſence,
Et qu'il n'eſt plus au goût du temps.
O vous, Philoſophes, vraies ſages!
Que la Mode ſoumet, & ne ſubjugue pas,
En public cependant rendez-lui vos hommages,
Suivez-la par grimace, & gémiſſez tout bas.

SOI ET LES AUTRES,

CONTE.

DAns le temps qu'il y avoit encore des Fées, Bienfaiſante & Narciſſine préſidèrent aux couches d'une femme noble & riche de Sérendib, nommée Fatéima. Fatéima, dont le mari venoit de mourir, mit au monde deux jumeaux, qu'on nomma Azis & Phariſmin. L'éducation du premier fut confiée à Bienfaiſante, & Narciſſine s'empara de l'autre.

Azis & Phariſmin étoient vraiſemblablement nés avec les mêmes inclinations, les mêmes penchans: fils l'un & l'autre de parens ſages & vertueux, ils devoient avoir apporté en naiſſant le germe des vertus, que Noureddin & Fatéima avoient conſtamment pratiquées. Mais l'éducation influa ſi puiſſamment ſur leur caractère, que leur conduite & leur ſort ne ſe reſſemblèrent en rien.

Narciſſine diſoit ſans ceſſe à Phariſmin: le but de la Nature en vous faiſant paſſer du néant à l'exiſtence, a été de vous rendre heureux. Vous devez remplir les vues de cette ſage mère, & ne

travailler qu'à votre bonheur. Il ne faut faire de mal à perſonne, mais il faut ſe préférer à tout le monde. En un mot, chercher votre bien, avec le moindre mal poſſible des autres: voilà ce qui s'appelle être ſage & raiſonnable. Telles étoient les leçons de Narciſſine: c'eſt d'elle qu'eſt venu cette maxime qui conduit tant de gens ſans qu'ils s'en apperçoivent, & que les hommes décidément durs oſent ſeuls avouer: ſoi, ſoi d'abord; & les autres après, ſi l'on peut: quand on penſe ainſi, on ne le peut jamais.

Les inſtructions de Bienfaiſante étoient toutes différentes: mon fils, diſoit-elle à Azis, mon ami, la Nature vous a placé au milieu des hommes; elle vous deſtine à vivre parmi eux: l'organe qui vous ſert à communiquer vos idées, eſt une preuve certaine de ſociabilité: vous tirerez des ſecours de vos ſemblables: vous leur devez les vôtres. Si vous voulez jouir du calme de la vertu, ſi vous voulez être toujours bien avec vous-même, agiſſez avec les autres, comme vous ſouhaiterez qu'ils agiſſent envers vous. Vous ne ſerez pas toujous heureux, peut-être même ne le ſerez-vous jamais: mais ſi vous ſavez vous oublier vous-même pour obliger quelqu'un, ſi vous cherchez votre ſatisfaction dans l'exercice de la bienfaiſance, vous ne vivrez pas inutile, & vous ſentirez que la vie n'eſt pas un mal, quelques ſoient les circonſtances qui l'accompagnent, quand on a du bien à faire.

La conduite d'Azis & de Phariſmin, répondit aux principes qu'on leur avoit inſpirés. Le premier ne balançoit jamais à immoler ſa propre ſatisfaction au plaiſir de faire une action limitée & bienfaiſante, & comme rien ne fait tant aimer la vertu que les ſacrifices qu'elle impoſe, bientôt une douce habitude

rendit faciles à Azis les procédés les moins ordinaires.

Phariſinin au contraire ſe préferoit toujours à tout ; ce n'étoit pas qu'il voulût du mal à perſonne ; non, il lui auroit été impoſſible de faire une méchanceté réfléchie, mais il ne ſavoit point quitter un amuſement qui lui plaiſoit pour aller rendre ſervice à quelqu'un. Il ne pouvoit accorder dix ſequins à un malheureux, parce qu'il falloit avoir un bijou dont il ne pouvoit ſe paſſer. Il avoit la plus haute idée de l'amitié, non qu'il lui eût jamais fait de grands ſacrifices : mais parce qu'il avoit fait beaucoup pour lui.

Un matin, qu'il étoit occupé à lire dans ſon cabinet, un homme qu'il connoiſſoit, & que Fatéima avoit toujours protégé, fut y pénétrer, & lui dit : Seigneur, le poſte de Coraddin eſt vacant, j'en ai beſoin, il dépend du cinquième Viſir, auprès de qui vous n'avez qu'à parler : vous m'avez ſi ſouvent promis de vous employer pour moi ! mais cela preſſe ; il y a vingt concurrens : ſi vous vouliez lui parler ſur le champs, j'aurois tout à eſpérer. Volontiers mon ami, répond Phariſmin ; mais dans ce moment, cela m'eſt impoſſible : vous voyez que je ſuis occupé à lire cette brochure ; elle n'eſt pas à moi, je dois la rendre ce matin ; dès que je l'aurai lue, j'irai chez le cinquième Viſir. L'homme eut envie de lui répondre qu'il valoit mieux ſaiſir l'inſtant de faire une bonne action, que de lire une Tragédie nouvelle, fut-elle du célèbre Toalervi, & n'eut-on que cette occaſion de la lire : mais il n'oſa, de crainte d'indiſpoſer ſon protecteur. L'après-midi, Phariſmin arrive chez le cinquième Viſir, à l'heure où il congédioit un homme qui venoit d'obtenir l'emploi vacant, à la ſollicitation d'un Cadilesker, ſur qui Phariſmin l'eut certainement emporté, s'il l'avoit prévenu.

Phariſmin avoit de l'eſprit, il aiguiſoit fort bien une Epigramme : les ſiennes étoient ordinairement cruelles, ſouvent même offenſantes, & quelquefois elles avoient ſes meilleurs amis pour objet. Ils ne s'en feroient pas fâchés, s'ils n'avoient eu que des amis intimes pour témoins des plaiſanteries amères qu'ils eſſuyoient : mais Phariſmin choiſiſſoit juſtement le moment où il y avoit vingt perſonnes : il perdit ainſi dix amis pour le plaiſir d'entendre dire & de dire lui-même qu'il avoit eu de l'eſprit tel jour.

Phariſmin étoit le plus exigeant de tous les hommes ; l'amour de ſoi porté à l'excès, mène ordinairement à ce défaut là. Ses amis n'en faiſoient jamais aſſez pour lui : quand on lui réſiſtoit & qu'on lui oppoſoit de bonnes raiſons, il ſe récrioit ſur les obligations de l'amitié, & on cédoit. Il eſt vrai qu'il en témoignoit enſuite la reconnoiſſance la plus vive & la plus éloquente. Pour lui, il ne refuſoit jamais rien à ceux qu'il regardoit comme ſes amis; mais il oublioit tout au moment qu'il les quittoit. Lui reprochoit-on cet oubli ? il ſe tiroit d'affaire par une plaiſanterie, ou par des promeſſes qu'il n'exécutoit pas mieux que les premières.

Il avoit ſans ceſſe à la bouche les noms ſacrés de vertu, de bienfaiſance, d'humanité : mais l'intérêt propre étoit ſeul dans ſon cœur. S'il avouoit généreuſement qu'il avoit tort, même ſans l'avoir, devant des perſonnes pour qui cet aveu étoit un mérite, il n'en convenoit jamais, quand un tort qu'il avoit réellement, nuiſoit plus à la bonne opinion qu'il vouloit donner de lui, que ſon aveu n'y pouvoit ſervir.

Pendant que Phariſmin ſe comportoit ainſi, comment vivoit Azis ? Le bon, le vertueux Azis eut

désiré de vivre à la Campagne, & d'y chercher le repos nécessaire à son bonheur : mais il y a peu d'occasions d'être utile au milieu des gens simples & heureux qui l'habitent. Il eut partagé leur félicité ; mais il ne pouvoit rien faire pour eux. Les conseils de Bienfaisante étoient trop présens à son esprit, trop profondément gravés dans son cœur, pour qu'il ne cherchât pas toutes les occasions de les mettre en pratique. Azis connoissoit les hommes, ils les aimoit & les plaignoit ; il savoit que quand ils sont réunis en grands nombre, leurs vices & leurs abus leur rendent plus nécessaires les secours de la bienfaisance, & les consolations de l'humanité ; il voulut donc vivre au milieu d'eux, mais sans s'associer à leurs travers & à leurs égaremens. Il choisit un endroit assez retiré de la ville, où il vivoit en Philosophe. Quelques amis choisis venoient égayer sa retraite. Azis avoit été assez heureux pour les obliger tous, & ils ne l'en aimoient pas moins ; ce qui est assez rare : pour lui, il les en aimoit d'avantage ; ce qui est assez ordinaire. Là Azis ne cherchoit pas à briller, à donner le ton ; il étoit fort content de lui quand il avoit donné lieu aux autres d'être satisfaits d'eux-mêmes : là on ne s'occupoit point des argumens d'une métaphysique captieuse, qui ne fournit que l'aliment dangereux de l'amour-propre, dans le plaisir d'embarasser & d'humilier son adversaire. On discutoit paisiblement & sans contestation, les moyens qui peuvent rendre l'homme sage & heureux : on examinoit comment dans un état médiocre on pouvoit concourir au bien de ses semblables : les larmes délicieuses d'une douce sensibilité terminoient toujours ces sublimes entretiens. Là on étudioit l'homme, non dans les autres, c'est l'étude de l'orgueil ; mais dans soi, pour se corriger & s'instruire.

Quelque agréable que fût pour lui cette retraite, Azis en sortoit toutes les fois que l'occasion d'être utile se présentoit, & pour qui ne la néglige jamais, elle se présente tous les jours. Alors il quittoit tout, & son cœur étoit satisfait quand il avoit réussi, dût-il faire un ingrat. Heureux, disoit-il, celui qui peut faire vingt ingrats par jour ! Qu'importe qu'ils se refusent au sentiment de la reconnoissance, pourvû qu'ils soient heureux.

Azis un jour étoit chez une femme respectable, dont il possédoit l'estime & l'amitié : elle lui parla beaucoup d'une jeune personne dont elle venoit de faire la connoissance, & qui étoit depuis peu à Serendib avec sa mère : Séima, lui dit-elle, à toutes les graces de son sexe, joint les talens qui le parent, & les vertus qui le rendent estimable : elle a l'ame noble & sensible, le cœur tendre & généreux : en un mot, Séima est charmante, mais elle est malheureuse. Elle est adorée d'un homme qui la mérite, & qu'elle aime comme elle sait aimer ; ils ne peuvent s'unir ; ils manquent tous les deux de ces biens que le préjugé & l'opinion rendent nécessaires dans la société. Aussi il n'est point de persécutions qu'on n'ait employées, pour l'arracher à un penchant qui fait son malheur. Tout a été inutile : son amour a résisté même aux efforts du temps & de l'absence : car il y a dix mois qu'elle n'a vû son Amant, qui est à Bisnagar, où son devoir le retient : mais ce que le temps, l'absence & les persécutions n'ont pu faire, un homme aimable & honnête le feroit peut-être : ô Azis ! que ne la connoissez-vous ! que ne vous connoît-elle ! Séima feroit votre bonheur, & vous la rendriez heureuse : des cœurs comme les vôtres sont formés pour s'unir, pour donner au monde le tableau rare & touchant du bonheur & de la vertu.

Azis rougit à ces mots, & il témoigna à Sélamire, c'étoit le nom de son amie, le désir le plus vif de connoître Séima. Dès le lendemain Sélamire lui en procura l'occasion. Azis ne put voir Séima sans l'adorer, & dès le jour même il lui ouvrit son cœur, avec cette franchise qui convient aux cœurs droits : son trouble, son embarras, le tremblement de ses mains, qui tenoient celles de Séima, tout prouvoit à cette jeune personne la sincérité d'Azis. Elle en fut touchée, & si sa réponse ne laissa aucun espoir à Azis, elle lui donna du moins des raisons de se consoler. Je vous estime, Azis, lui dit-elle ; je connoissois vos vertus avant que vous ne parussiez à mes yeux. Je vous dois mon amitié, ma confiance, vous méritez l'une & l'autre : mais je souhaite que vous vous borniez à ces sentimens : je ne puis répondre à votre amour. Manfor a seul des droits sur mon cœur, seul il en doit avoir. Il m'a sacrifié les espérances que sa fortune & le rang qu'il tient à Bisnagar pouvoient lui faire concevoir. Sa fortune est tombée aujourd'hui ; Manfor pauvre, toujours noble & généreux, me presse de l'oublier, & de ne pas me dévouer à l'infortune par une constance inutile : il a même poussé cette générosité jusqu'à feindre des injustices & des torts pour m'arracher à lui malgré moi : je lui pardonne les maux que cette conduite m'a causés : sans doute il déchiroit son cœur en déchirant le mien. Et après tout cela, je pourrois l'oublier ! moi, j'oublierois Manfor ! Non, je ne puis, ni ne veux le tenter : c'est à vous que j'en appelle, Azis ; vous êtes juste & honnête : dites, ne serois-je pas coupable, en cherchant à bannir de mon ame, le souvenir d'un homme si digne de l'occuper ? Je serai malheureuse, je le serai, je ne serai point à Manfor, mais je ne

ſerai à perſonne. Vous, Azis, ſoyez mon ami; qu'il me ſera doux de vous voir à ce titre !

De ſi beaux ſentimens n'étonnèrent point Azis; malheur à ceux en qui la grandeur d'ame & la vertu ne ſont naître que de la ſurpriſe ! Ils augmentèrent ſon amour, mais ils l'épurèrent & lui donnèrent tout le déſintéreſſement dont un beau cœur eſt ſuſceptible. Son parti fut bientôt pris : j'accepte, dit-il à Séima, la qualité de votre ami; je ne vous promets point d'y borner mes ſentimens: je ne veux pas être faux : mais Séima, puis-je être ſûr de votre eſtime ? .... En pourriez-vous douter ? .... Je vais la mettre à l'épreuve..... Comment ? .... Vous voulez que je ſois votre ami; eh bien ! accordez-m'en tous les droits..... Vous en êtes trop digne, & je ſuis trop juſte pour que vous ne les obteniez pas..... Séima, je vous ſommerai de votre parole; ſur-tout ne la révoquez pas, ſi vous ne voulez me réduire au déſeſpoir. Ils ſe ſéparèrent après ces mots.

Azis de retour chez lui, mit en effets portatifs la plus grande partie de ſa fortune, conſidérable autrefois, beaucoup diminuée par ſa bienfaiſance & ſa généroſité, mais dont la moitié pouvoit encore aſſurer, à une famille même nombreuſe, un état honnête & aiſé. Il fit un paquet des trois quarts de ce qu'il poſſédoit, & il l'envoya à Séima avec ce billet :

» Le droit le plus cher de l'amitié, eſt de tra-
» vailler à la félicité de ſon ami : c'eſt ce droit que
» je réclame, chère & reſpectable Séima, permet-
» tez-moi de le réclamer. Si votre eſtime pour moi
» eſt ſincère, & au-deſſus des préjugés du vulgaire,
» vous ne dédaignerez pas les bienfaits d'un ami.
» Vous ne pouvez, vous ne devez pas faire mon

» bonheur ; que je puiſſe au moins contribuer au » vôtre. Mon ſort ne ſera pas ſans douceur, ſi » vous êtes heureuſe. Si Manſor croit à la vertu, » il ne rougira point des procédés d'un rival : adieu, » Séima ; ſoyez heureuſe : ce ſentiment eſt le ſeul » que je veuille déſormais laiſſer voir devant vous. » S'il m'eſt permis de déſirer encore quelque choſe, » puiſſiez-vous bientôt être à Biſnagar & y donner la » la main à l'heureux Manſor. Adieu Séima, adieu » pour jamais, pour toujours !

Séima en recevant ce billet, reſta pénétrée de cette vénération, que la vertu la plus ſublime a droit d'inſpirer. Après quelques réflexions, ſon eſtime pour Azis la décida, & elle lui répondit en ces termes :

» J'accepte vos bienfaits, digne Azis ; tant d'eſ- » time doit vous prouver ma reconnoiſſance. Man- » ſor ſera heureux ; il aura des enfans dont vous » ſerez le bienfaiteur. Avec tant de vertus, Azis » pourra-t-il jamais ſentir l'infortune? Ah ! Azis, vous » faites envier votre ſort à ceux même que vous » rendez plus heureux que vous. Je vous obéis com- » me à mon père, comme à mon Dieu : je vais » à Biſnagar avec ma mère : non que je craigne » d'expoſer tant de généroſité au repentir ; mais un » bienfaiteur délicat craint l'excès de la reconnoiſ- » ſance, & vous y ſeriez trop expoſé. Adieu ; c'eſt » au Ciel à vous récompenſer.

Séima partit, & Azis reſta accablé de ſon abſence. Mais l'idée du ſacrifice qu'il avoit fait le ſoutint, & s'il ne ſe conſola point d'avoir perdu Séima, il parvint du moins à penſer à elle ſans déſeſpoir. Il en parloit tous les jours avec Sélamire : il y avoit deux ans que Séima étoit partie, & Azis parloit encore d'elle tous les jours. Mais enfin, un nouvel objet prit ſur le cœur d'Azis tout l'empire que Séima y avoit eu.

Sélamire avoit sous sa conduite une jeune cousine qui venoit de perdre sa mère : cette jeune personne, nommée Zélie, réunissoit tous les charmes de la vertu & de la beauté. Elle avoit cette figure touchante, qui annonce la plus grande sensibilité. Azis l'avoit vue autrefois, & ses attraits l'avoient ébloui : lorsqu'il la vit chez Sélamire, elle étoit pâle, défaite, ses yeux avoient perdu de leur éclat ; mais qu'elle étoit charmante dans cet état de langueur ! Azis apprit de son amie, que les soins qu'elle avoit pris de sa mère, pendant le cours d'une longue maladie, & les veilles auxquelles elle avoit voulu s'assujettir, étoient cause de l'état où il la voyoit. Qu'elle fut alors belle & respectable aux yeux d'Azis ! il ne chercha point à se défendre des plus tendres sentimens : il avoit d'un coup d'œil pénétré dans l'ame de Zélie ; il y avoit vu le germe de toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'une belle ame, & le triomphe de Zélie fut décidé.

Il savoit qu'il avoit un rival. Ortogul aimoit Zélie, ou du moins croyoit l'aimer ; car les ames de cette espèce ne peuvent ressentir l'amour. Ortogul étoit un homme fort ordinaire, & cependant Zélie, qu'il voyoit depuis long-temps, & qui s'y étoit accoutumée, croyoit aussi l'aimer. Quand Azis lui déclara les sentimens qu'elle lui avoit inspirés, elle lui dit sans détour qu'elle aimoit Ortogul.... Ortogul ! vous, l'aimer ! cela n'est pas possible..... Pourquoi ?... Ah ! Zélie, vous ne le connoissez donc pas ?... Mais ce n'est pas à moi à en dire du mal.... Croyez-vous qu'Ortogul puisse vous rendre heureuse ?.... Je ne sais, peut-être même serois-je plus heureuse avec Azis ; mais je ne puis quitter Ortogul..... Vous vous trompez, Zélie ; vous ne

l'aimez pas. Une longue habitude vous l'a rendu ſupportable, mais qu'il y a loin de là à l'amour ! Il y a trois ans qu'Ortogul vous rend des ſoins : vous croyez devoir quelque choſe à cette perſévérance, & vous allez ſacrifier votre bonheur à un ſentiment chimérique qui vous égare. N'eſt-il pas vrai, Zélie, que vous le déteſtiez, quand vous commençâtes à le voir ? .... J'en conviens..... Eh bien ! vous avez paſſé de là à pouvoir le ſouffrir ſans répugnance, vous vous êtes accoutumée à ſa vue, ce paſſage vous paroît de l'amour : eſt-ce ainſi que Zélie doit aimer ? Ah ! ſi Zélie aimoit, elle ne croiroit jamais poſſible, qu'un autre qu'Ortogul pût la rendre heureuſe.

Azis avoit beau faire, ſes raiſonnemens ne déſabuſoient point Zélie ; ſes larmes, ſon amour excitoient ſa pitié, mais ne touchoient point ſon cœur. Ce changement devoit être l'ouvrage du temps, une circonſtance en hâta l'effet.

Azis ne s'étoit point rebuté, quoique l'eſpérance fût morte au fond de ſon cœur : il aimoit toujours Zélie, & ne ceſſoit point de la voir : Zélie, ſans s'en douter, prenoit plaiſir à l'entendre ; elle vouloit qu'il la vît : enfin, elle commença à comparer Azis à Ortogul. Elle vit que ce dernier ne l'aimoit pas, qu'il ne paſſoit auprès d'elle que les inſtans qu'il ne pouvoit donner à d'autres amuſemens : elle apprit l'hiſtoire de Séima, & vingt autres traits de généroſité, de bienfaiſance & de ſenſibilité. Le voile tomba, elle ſentit enfin la différence qu'il y avoit entre ces deux amans, & Azis en eut tout l'avantage. Elle comprit qu'un homme toujours prêt à immoler ſa ſatisfaction à celle des autres, devoit rendre heureuſe la femme qu'il adoreroit ; qu'il ne compteroit les inſtans de ſa vie que par les occaſions

ſions qu'il auroit de faire ſon bonheur, & qu'il ne ſe préféreroit jamais à ſa compagne. D'après cette idée, Zélie profita d'un ſujet de mécontentement qu'Ortogul faiſoit renaître tous les jours, pour rompre avec lui. Azis lui fit avouer au bout de quelque temps, que ce qu'elle avoit ſenti pour Ortogul n'étoit point de l'amour, & dès qu'il n'eut plus à combattre l'impreſſion de l'habitude, Zélie vit qu'Azis l'aimoit, & qu'Ortogul ne l'avoit jamais aimée.

Six mois après, Azis épouſa Zélie, & la rendit la plus heureuſe de toutes les femmes. De ſon côté, Phariſmin que nous avons laiſſé ſi long-temps, parce que quiconque ne s'occupe que de ſoi, mérite peu d'occuper les autres, Phariſmin s'étoit marié auſſi. Il avoit peu examiné s'il pouvoit faire le bonheur de celle qu'il épouſoit; il lui avoit ſuffi de croire qu'elle pouvoit faire le ſien; comme ſi dans l'hymen on pouvoit être heureux indépendamment l'un de l'autre. Toujours exigeant, toujours impérieux, & voulant tout ramener à ſoi, ſa compagne fut la plus infortunée de toutes les femmes. Il mourut ſix ans après ſon mariage; heureuſement il ne laiſſa point d'enfans; perſonne ne le regretta; il mourut oublié de tout le monde, & ſa femme chercha le bonheur dans un nouvel hymenée.

Pour Azis, il fut heureux, & rendit ſa famille heureuſe: le Ciel lui accorda la récompenſe des hommes vertueux, des enfans vertueux comme lui: il prépara leur bonheur, en leur donnant une excellente éducation, & en laiſſant à leur choix l'état qu'ils voudroient prendre, & la femme qui ſeroit ſelon leur cœur. Il mourut enfin chargé d'années & de bonnes actions; la tranquillité de l'homme de bien accompagna ſes derniers inſtans, & ils furent honorés des larmes & des regrets de ſes concitoyens.

Tandis que sa famille dans le silence de sa maison, se livroit à la douleur la plus amère, & n'avoit d'idée que celle de la perte qu'elle faisoit, les habitans de Serendib, à qui la vertu étoit chère & qui respectoient la mémoire d'Azis, se chargèrent du soin de ses obsèques, & lui firent élever un monument simple & sans ornemens, avec cette inscription:

» Azis est mort: il ne fit jamais de mal à per» sonne, & fit tout le bien qu'il put faire. Passant, » plains les malheureux, & imite Azis.

LISBONNE DÉTRUITE,

ODE.

Quel bruit affreux se fait entendre?
Quels tristes cris frapent les airs!
Dieu! je vois les rochers se fendre,
Et se plonger au sein des mers.
L'Océan n'a plus de rivages,
L'air brûlant forme les orages,
La nue enfante les éclairs:
Sous les Vaisseaux mille gouffres ouverts,
De la mort aux Nochers présentent les images.
Ciel! ô Ciel! sommes-nous à ce jour de ravages
Où doit périr tout l'Univers?

Ces prodiges de l'art, que l'orgueil a fait naître:
Ces Palais qui bravoient les injures du temps,
Ces Colosses, ces Tours, je les vois disparoître,
Je les vois s'abîmer jusqu'en leurs fondemens.

Peuples! pour échapper à ce péril horrible,

Ah ! tentez un nouvel effort :
Fuyez . . . Mais ſous vos pas, ô ſpectable terrible !
La terre en mugiſſant, s'ouvre & vomit la mort.

Un tumulte ſourd, effroyable,
Remplit mon ame de terreurs :
J'entends de nouvelle clameurs . . . .
Préparez-vous, Nation déplorable,
A ſouffrir en ce jour les plus affreux malheurs.

Mes préſages ſont vrais . . . Que de nouveaux abîmes,
S'entr'ouvrent ſous leurs pas !
Combien, hélas ! combien de plaintives victimes,
Y trouvent le trépas !

Le fils veut arracher ſon père
Aux horreurs du ſort qui l'attend :
Le frère veut ſauver ſon frère,
Cette mère égarée accourt à ſon enfant.
Tous ces ſecours, ô larmes ! ô miſère !
Tous ces ſecours ſont ſuperflus :
Dans les entrailles de la terre,
Enſemble, en s'embraſſant, ils meurent confondus.

Un déluge de feux eſt tombé ſur leurs têtes ;
Des élémens troublés le mélange confus,
A produit cent noires tempêtes :
Encor un ſeul inſtant . . . . & Lisbonne n'eſt plus.

Il eſt donc arrivé, cet inſtant ſi funeſte !
De cadavres ſanglans un informe monceau,
Eſt d'un peuple nombreux le lamentable reſte :
Lisbonne n'en eſt plus que le vaſte tombeau.

Dieu juſte ! quels malheurs ſignalent tes vangeances !
Un Peuple preſqu'entier eſt tombé ſous tes coups :
Apprenez, de la terre orgueilleuſes Puiſſances,
A redouter ce Dieu terrible en ſon courroux.

EPITRE

SUR LA NOBLESSE.

Si le Philoſophe Abdérite,
De certains Nobles d'aujourd'hui,
Voyoit l'orgueil & le petit mérite,
Il en riroit bien, cher ami;
Et n'auroit pas grand tort d'en tire.
Peut-on penſer bien ſérieuſement
Qu'une foule d'ayeux célèbres dans l'Empire,
Soit pour un fat, ou ſuffiſant,
Un titre autoriſé pour prétendre à la gloire?
Oui, des Héros du bon vieux temps,
Que l'on reſpecte la mémoire;
Leurs noms recueillis par l'Hiſtoire
Doivent vivre au-delà des limites des ans.
Mais qu'un Noble de fraîche datte,
Qui ſouvent doit ſon luſtre aux faveurs de Plutus,
Avec arrogance ſe flatte,
Et qu'il ſe croie exempt de montrer des vertus,
C'eſt un inſupportable abus.
Qu'eſt-ce, dis-moi, que la Nobleſſe,
Quand dans une obſcure molleſſe,
Elle végète ſans grandeur?
Quand des vertus négligeant la ſplendeur,
Un Gentilhomme, au ſein de la pareſſe,
Mépriſable héritier d'un titre glorieux,
S'endort ſur des lauriers qu'ont cueilli ſes ayeux?
Jadis, au ſein de la victoire,
Les Rois annobliſſoient la prudente valeur:

Ces grands noms, ces titres d'honneur
Au ſiècle de Pépin conſacroient la mémoire,
Du ſolide Héros & du Soldat vainqueur.

Toi qui connois ſi bien le prix de la ſageſſe,
Toi deſcendu d'un ſang illuſtré par Thémis,
Aux titres impoſans d'une haute Nobleſſe,
Tu ſais donner un juſte prix:
Tu ſais que le mérite avec le nom tranſmis,
Fait ſeul qu'on puiſſe ſans baſſeſſe,
Aux pieds des Grands être ſoumis.

J'honore dans Damon un ami ſûr, un ſage;
Eh! que m'importe, à moi, qu'un écuſſon fameux,
Ait de ſon Triſayeul honoré le courage?
Damon eſt vertueux, ſincère, peu volage;
D'une amitié conſtante il reſpecte les nœuds:
Son ingénuité ſe peint ſur ſon viſage,
La bonté de ſon cœur éclate dans ſes yeux.
C'eſt ce que j'aime en lui. Qu'il ſoit bon Gentilhomme,
A la bonne heure, j'y conſens:
Mais pour moi qu'il ſoit honnête homme,
C'eſt de lui tout ce que j'attens.
Voilà quels ſont mes ſentimens.
Mon cœur n'eſt point ſéduit par cet éclat frivole,
Et je mépriſe ceux qui révèrent l'Idole,
Si la vertu ne reçoit leur encens.

Des anciens ouvrons les faſtes;
Nous verrons des Peuples vainqueurs,
Par des hauts faits, des projets vaſtes,
S'ouvrir la porte des honneurs.
Rome avoit des Héros, & point de Gentilhommes.
Les Scipions, les Catons, les Brutus,
Connoiſſoient peu ces noms, ces ſéduiſans fantômes;

Mais ils éclatoient en vertus.

Toi, qui dans le chemin qui conduit à la gloire,
Expoſes tes jours aux haſards ;
Ceint des palmes de la victoire,
Annobli dans le champ de Mars,
Tu mérites bien mieux de fixer ta mémoire,
Qu'un Gentilhomme pareſſeux,
Qui guidé par la folie,
Paſſe une inutile vie,
Dans le néant du loiſir & des jeux.
Ami tendre, ſage & ſincère,
Non, je n'ai point ce reproche à te faire :
Tes actions, tes ſentimens,
Tout en toi montre un ſang au deſſus du vulgaire.

Nobles fiers & négligens,
Quelles erreurs ſont les vôtres !
Au lieu de noms éclatans,
Montrez-moi des vertus, un bon cœur, des talens ;
Voilà des titres vrais, je n'en connois point d'autres.

LE VOYAGEUR,

FABLE SYRIENNE.

UN Voyageur parti d'Erzerum pour aller à Eski-Zulfa, ſe preſſoit d'arriver ; fatigué, preſque épuiſé de traverſer un déſert aride, il déſiroit d'être à Eski-Zulfa qu'il voyoit de loin, comme le tigre échauffé par le ſang dont il s'eſt raſſaſié, déſire le ruiſſeau où il ſe déſaltère. Qu'Eski-Zulfa eſt une belle ville ! diſoit notre Voyageur : que ceux qui

l'habitent ſont heureux! Et tout parlant ainſi, il avançoit toujours: à meſure qu'il approchoit, les beautés qui l'avoient charmé, diſparoiſſoient à ſes yeux. Arrivé à Eski-Zulfa, il vit que ce n'étoit plus qu'un grand Bourg à demi ruiné, qui n'avoit rien de remarquable, & dont l'éloignement & l'impatience d'y arriver, avoient fait tout le prix à ſes yeux. Le lendemain, il fut fort aiſe de quitter Eski-Zulfa.

Tel eſt l'homme: il ne trouve rien de comparable au bonheur auquel il aſpire: mais l'a-t-il obtenu? ce bonheur ſi rare, ſi déſiré lui paroît vil, & ceſſe de le toucher.

AMINTAS ET ZÉPHAIE,

POÈME TIRÉ DU PASTOR FIDO.

Muſes! préparez-moi vos plus ſombres couleurs;
Trempez vos pinceaux dans les larmes:
D'un Amant malheureux les funeſtes alarmes,
Le tableau de ſon ſort, de ſes triſtes douleurs,
Auront ſans doute, auront des charmes,
Pour les bons, les ſenſibles cœurs.

Vous, à qui l'Amour favorable,
Ne deſtine que des douceurs;
Fuyez, n'écoutez point ce récit déplorable:
Il vous feroit verſer des pleurs.

Mais vous, qu'une flamme barbare,
Conſume ſans eſpoir d'être jamais heureux,
Vous, à qui le Ciel ne prépare,

Que des maux, des regrets, & d'inutiles vœux ;
Ah ! ſi la fortune inhumaine,
Réſiſte à nos vœux les plus doux,
D'Amintas connoiſſez la peine ;
Conſolez-vous : il fut plus malheureux que vous.

Amintas aimoit Zéphaïe ;
Zéphaïe aimoit Amintas :
Et jamais l'heureuſe Arcadie,
N'avoit vu par l'Amour réunir tant d'appas.
Amintas ſe croyoit, ſur la foi de ſa belle,
Le plus fortuné des Amans :
Il croyoit que ſa flamme aſſurée, éternelle,
Triompheroit des outrages du temps ;
Elle avoit mille fois juré d'être fidèle ;
Mais les Zéphirs légers emportoient ſes ſermens.

Bientôt la Bergère volage,
D'un autre amour ſuivit les loix :
D'un Berger du voiſinage,
Elle fit un nouveau choix.

Quoi ! diſoit Amintas, aurois-je dû m'attendre,
A ce funeſte changement ? . . . .
Quels ſort, grands Dieux ! pour un Amant !
En fut-il jamais un plus tendre ?
En ſera-t-il un plus conſtant ? . . . .
Ingrate, injuſte Zéphaïe,
Ne m'as-tu pas donné ta foi ?
Tu me quittes . . . ta perfidie
Des juſtes Dieux ſera punie . . .
Et qui jamais t'aimera comme moi ? . . . .
Vois ces champs, où l'écho répète
Mes gémiſſemens, mes regrets :
Vois ce ruiſſeau, vois ces forêts :

Là,

Là, là tu me promis une flamme parfaite,
Que le temps n'éteindroit jamais.
Inconſtante ! ton cœur a-t-il de ma tendreſſe
Oublié les tranſports heureux ?
A-t-il oublié ſa promeſſe ?
Pourquoi veut-il former de nouveaux nœuds ?

C'eſt ainſi qu'Amintas, aux pieds de l'infidèle,
Tâchoit de l'attendrir encore en ſa faveur :
Il ſe déſeſpéroit, il pleuroit .... la cruelle
Voyoit froidement ſa douleur.

Outré de ſon indifférence,
Et d'un tranſport jaloux ſentant toute l'horreur,
Le Berger de Diane implora la puiſſance :
Vange-moi, cria-t-il, punis ſon inconſtance ;
Qu'elle éprouve les maux qui déchirent mon cœur !
Diane, exauçant ſa fureur,
Promet une prompte vangeance.
Soudain, un ſouffle deſtructeur,
Répand dans l'Arcadie une effroyable peſte,
Et contre ce fléau funeſte,
Tous les remédes étoient vains :
La fuite aux malheureux n'offroit pas un aſyle ;
Dans cette extrémité l'art étoit inutile,
Tous les ſecours humains
A peine d'un ſeul jour prolongeoient leurs deſtins.
Tout périſſoit .... touchés d'une foible eſpérance,
De voir terminer tant de maux,
Du Ciel les Arcadiens implorent la clémence ;
L'Oracle conſulté leur répond par ces mots :

A Diane irritée il faut une victime ;
Il faut qu'Amintas ſoit vangé :
Zéphaïe a commis le crime.

Il faudra par la main d'Amintas outragé,
Sous le couteau ſacré que Zéphaïe expie,
Sa trahiſon, ſa perfidie,
Et la honte d'avoir changé.
Allez: c'eſt à ce prix que pardonne Diane.

Du ſort de la Bergère effrayés, attendris,
A l'Oracle qui la condamne,
Les Arcadiens d'horreur ſaiſis,
Ne répondent que par des cris.
Au Temple cependant on mène la Bergère....
Elle remplit les airs de lugubres clameurs:
Le peuple épouvanté frémit de ſa miſère;
Mais le bien du pays l'emporte ſur ſes pleurs.

Juſqu'auprès d'Amintas en tremblant elle avance:
Elle eſt à ſes genoux.... elle attendoit la mort...
Mais ce fidèle Amant trop ſenſible à ſon ſort,
Ah! Diane, dit-il, eſt-ce là ta vangeance?...
Tu n'as que trop ſervi mon funeſte tranſport.
Et toi.... ma chère Zéphaïe...
Toi, toi que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Diſſipe ce mortel effroi:
Si du Ciel la colère affreuſe,
Te pourſuit pour m'avoir ici manqué de foi,
C'eſt à moi de mourir.... puiſſes-tu vivre heureuſe....
Vis, connois Amintas... il fut digne de toi.
Ne pleure point ma mort; elle eſt trop glorieuſe:
Le Ciel ſera content, je fais ce que je doi.

En finiſſant ces mots, ſa main déſeſpérée,
S'arme du funeſte poignard:
Il ſe frappe, il expire.... & ſa vue égarée
A Zéphaïe encor jette un dernier régard.
Mais la Bergère déchirée,

Cédant enfin à tant d'horreurs,
Laiſſe échapper ces mots qu'interrompent ſes pleurs :
C'en eſt donc fait, ô Dieux ! inconſtance abhorrée ! .....
C'eſt moi qui cauſe ces malheurs.
Amintas ! ... tendre Amant ! ... pourrois-je te ſurvivre ? ...
C'eſt moi qui t'ai percé le ſein !. . . .
Zéphaïe indigne de vivre,
Aux ondes du Styx va te ſuivre :
Après t'avoir perdu, c'eſt là ſon ſeul deſtin ;
C'eſt là le ſeul bonheur que Zéphaïe envie.
Cher Amintas. . . . attends, que ton ombre adoucie,
Aux ſombres bords au moins m'accueille ſans dédain.

Alors, cédant à ſa douleur extrême,
Et ſaiſiſſant le fer teint du ſang d'Amintas,
Auprès de ce Berger elle tombe elle-même,
Et ſe livre avec joie aux horreurs du trépas.

Amour, cruel tyran ! quelles peines tu cauſes ?
Tu ne te nourris que de pleurs :
Tu ſais cacher l'abîme en le couvrant de roſes ;
Et tout en careſſant tu déchires les cœurs.

LA ROSE ET L'IMMORTELLE,

APOLOGUE GREC.

QUe je ſuis malheureuſe ! diſoit la Roſe à l'Immortelle ; je nais à la fin du Printemps, & ne vois point celle de l'Eté. L'Aſtre brillant qui me colore luit ſi peu pour moi ! Le Zéphir qui dans peu croira venir me careſſer, me trouvera flêtrie & séchée. Vous, heureuſe Fleur, vous voyez les Saiſons ſe

ſuccéder ; vous jouiſſez long-temps de la vie : ah ! j'ai bien raiſon d'envier votre ſort. Ne vous y trompez pas, répond l'Immortelle : vous devez remercier les Dieux. Vous êtes chérie, recherchée ; on ne vous laiſſe pas comme moi vieillir & expirer ſur votre tige ; vous parerez le ſein d'une jeune Bergère, vous ſentirez ſon cœur palpiter & vous agiter doucement, à l'aſpect de ſon bien-aimé ; ou peut-être Vénus même vous cueillera. Si votre deſtinée dure peu, elle eſt heureuſe. Une plus longue exiſtence vous expoſeroit comme moi aux fureurs de l'hiver.

Le plus grand préſent du Ciel eſt donc une vie courte ! Eſt-ce de la Roſe que les hommes doivent l'apprendre ? & leurs malheurs n'ont-ils pas dû les en inſtruire ?

CARACTÈRE DE L'AMITIÉ,

ROMANCE.

DAns la moindre circonſtance
On reconnoît un ami :
Un mot, un geſte, un ſilence,
Rien ne l'affecte à demi.
Il met ſon bonheur ſuprême
A reſſerrer ſes liens ;
De l'ami que ſon cœur aime
Les intérêts ſont les ſiens.

La tendre amitié partage
Et la peine & le bonheur :
Dans l'une elle nous ſoulage ;

L'autre en a plus de douceur.
Même au ſein de l'infortune
Elle redouble d'ardeur ;
A l'ame foible & commune
Elle donne la vigueur.

Par ſa voix ferme & hardie
Les vices ſont combattus ;
Et les cœurs qu'elle aſſocie
Sont liés par les vertus.
Aux charmes de l'Amour même,
Elle donne un nouveaux prix :
On eſt heureux quand on aime,
De le dire à ſes amis.

RENDEZ-VOUS.

DAns ce boſquet, jeune Bergère,
Le Printemps invite à l'Amour :
L'ombre, la paix & le myſtère
Aux yeux cachent ce beau ſéjour.
Cette onde où ma Cloé ſe mire,
Où l'Amour montre ſans bandeau
Ce que pour fixer ſon empire
Le Ciel a formé de plus beau ;
Ces oiſeaux, dont la voix ſoupire
Et leurs flammes & leurs plaiſirs,
Tout excite ici, tout inſpire,
Tout favoriſe les déſirs.
Déjà la lumière incertaine
Fait douter s'il eſt jour ou nuit ;
On n'entend ici que le bruit

Des ruiſſeaux qui mouillent la plaine,
Et vers la chaumière prochaine
Ta craintive mère s'enfuit.
De ces lieux le vaſte ſilence
Semble tout permettre aux Amans;
Ah! que ma vive impatience
Meſure ces heureux momens
Que ton injuſte défiance
Dérobe à mes empreſſemens!
Que craindrois-tu?... mon inconſtance?...
N'as-tu pas éprouvé mon cœur?
Eh quoi! le tien encor balance,
Et ſe refuſe à mon ardeur!
Avant que mon ame parjure
Te manque de fidélité,
Oui, tu verras cette onde pure
Geler au milieu de l'Eté.
Viens dans mes bras, de ta tendreſſe
Pourquoi me cacher les tranſports?
Viens dans mes bras, à mon ivreſſe
Abandonne-toi ſans remords....
Mais à ces regards pleins de flamme,
A cette charmante langueur,
Je vois que j'ai touché ton cœur;
Mes feux ont paſſé dans ton ame,
Et l'Amour eſt enfin vainqueur.

HYMNE

A L'AMOUR ET A L'AMITIÉ.

PArtagez mon ſincère hommage,
Sublime Amitié, tendre Amour :
Entre vous deux mon ame ſe partage ;
Sur mon ſenſible cœur vous regnez tour-à-tour.
Amitié ! ſur mes jours tu répandis tes charmes,
Ta main ſut alléger les maux que j'ai ſoufferts ;
Mais toi qui ſi ſouvent me fis verſer des larmes,
Amour ! je ne te dois que de triſtes revers.
Amour !... mon cœur te les pardonne ;
Il veut riſquer encor de céder à tes feux :
Un jour, tu me rendras heureux,
Je l'eſpère... les fleurs qui forment la couronne,
Des Amans fortunés qui vivent ſous ta loi,
Peuvent encor naître pour moi.
Agréez donc mon pur hommage ;
Tendre Amitié, puiſſant Amour :
Qu'entre vous deux mon ame ſe partage,
Sur mon cœur regnez tour-à-tour.
Puiſſe auſſi tout ce qui reſpire,
Enchaîné de vos nœuds, ſoumettre ainſi ſon cœur!
Amour ! Amitié ! votre empire
Eſt l'empire du vrai bonheur.

SUR UN SÉRIN.

HÉlas ! petit Sérin, que votre ſort eſt doux !
Sans ceſſe auprès de ma chère maîtreſſe,
D'elle vous recevrez careſſe ſur careſſe ;
Et tout ſignalera l'innocente tendreſſe
Que Sophilette aura pour vous.
Elle-même aura ſoin d'écarter les matous,
Dont l'artificieuſe rage
A votre jeuneſſe volage
Prépare les plus triſtes coups.
Sans craindre que cette belle
Interrompe vos accens,
Vous pourrez de mes tourmens
Faire l'objet de vos chants,
Pour attendrir la cruelle.
Vous pourrez chaque matin
Vous trouver à ſa toilette ;
Vous pourrez d'un air badin
Careſſer ma Sophilette :
Biſcuits, conſerves tour-à-tour
Se ſuccéderont chaque jour ....
Mais ne vous plaignez point que l'on vous mette en cage :
Sérin ! dans ce doux eſclavage,
Ah ! que vous ferez de jaloux !
Vous verrez tous les jours la belle qui m'engage,
Hélas ! heureux Sérin, que votre ſort eſt doux !

LA GUERRE,

ODE.

FUis de ces lieux, monſtre effroyable !
Odieux enfant des Enfers :
Cache ce glaive impitoyable ;
Il a dévaſté l'Univers.
Déjà ta criminelle rage
Excitée au meurtre, au carnage ;
A fait tomber mille Héros :
Vois ces fleuves forçant les bornes du rivage ;
Rouler du ſang avec leurs flots.

De fiel, de carnage nourrie,
Et tenant un fer déteſté,
Je vois une ſombre furie
Guider ton char enſanglanté :
C'en eſt aſſez... démon barbare !
Fuis, porte aux gouffres du Ténare ;
Ta fureur & tes attentats :
Mais, juſte Ciel ! ... déjà le glaive ſe prépare ;
L'airain annonce les combats.

Du cruel tiran de la terre ;
Quelle cohorte ſuit les pas ?
La terreur, la mort, la miſère
De ſon char ne s'éloignent pas . . . . .
Triſtes victimes de la gloire,
Je les vois paſſer l'onde noire,
Ces Héros, ces braves Guerriers :
Ils ont trouvé la mort au ſein de la victoire ;
Elle a moiſſonné leurs lauriers,

Les Villes ſont en proie aux flammes,
O Guerre! ô ſpectacles d'horreurs!
Voyez ces enfans & ces femmes,
Enchaînés ſuivre leurs vainqueurs....
Le fils mourant pleure ſon père;
Le frère redemande un frère;
L'épouſe a perdu ſon époux:
Et l'enfant vagiſſant expire ſur ſa mère,
Qui tombe ſous les mêmes coups.

Tremblez, Anglais!.... la foudre eſt prête
Dans la main du plus grand des Rois:
Baiſſez votre ſuperbe tête;
Fléchiſſez, recevez ſes loix.
De RICHELIEU la main guerrière,
A réduit Mahon en pouſſière,
Et vous oſez braver LOUIS.....
Ah! craignez d'allumer ſa puiſſante colère,
Anglais! vous ſeriez trop punis.

En vain, jaloux de notre gloire,
FRÉDERIC ſe ligue avec vous:
Pour illuſtrer notre victoire,
Il ſuccombera ſous nos coups.....
Mais ſur cet éclatant nuage,
Quel majeſtueux aſſemblage!
Frémiſſez-en, fiers ennemis:
Tombez à leurs genoux, & rendez-leur hommage,
Mortels! c'eſt THÉRESE & LOUIS.

FRÉDERIC! quelle erreur t'anime?
Tremble, vois l'Aigle des Céſars,
D'une vengeance légitime,
Guider les ſanglans étendards.
Funeſte ſoit de la victoire,

Orgueilleuſe & cruelle gloire,
Qui trompez les mortels ſéduits ;
Oui, ſans vous, FRÉDERIC au Temple de Mémoire,
Auroit marché près de Louis.

Bienfaiſant, magnanime, ſage,
Vertueux ami des humains,
Ses Etats virent l'heureux âge,
Des Auréles, des Antonins.
Mais quel changement déplorable !
L'ambition inſatiable
A fait éclipſer ſa vertu :
On ne voit plus en lui qu'un Conquérant coupable,
Et le Héros a diſparu.

La foudre éclate, l'airain tonne...,
Courez, volez, braves Germains :
Allez, que rien ne vous étonne,
C'eſt DAUN, qui conduit vos deſtins.
Sept fois, plein d'un nouveau courage,
FRÉDERIC retourne au carnage,
Et ſept fois il eſt repouſſé :
Mais la valeur enfin l'emporte ſur la rage,
Et le Pruſſien eſt terraſſé.

Armé du redoutable glaive,
Et répandant par-tout l'effroi,
L'Ange exterminateur s'élève,
Sur les ennemis de mon Roi.
Anglais ! trop fiers de vos conquêtes,
Vos mains à ravir toujours prêtes,
A l'Océan donnent des fers :
Mais frémiſſez..... le Ciel va vanger ſur vos têtes
La querelle de l'Univers.

Eh quoi pour aſſurer ſa gloire,

Et pour mériter des autels,
Faut-il aux champs de la victoire
Nager dans le sang des mortels?
Il n'est qu'une ame criminelle,
Qui par une guerre cruelle
Veuille rendre son nom fameux:
Pour marcher d'un pas sûr à la gloire immortelle,
Un vrai Héros fait des heureux.

De mon Roi telle est la maxime:
Tendre père de ses Sujets,
La Justice seule l'anime;
Il veut regner par les bienfaits.
Rois! vous que l'éclat environne,
Suivez l'exemple qu'il vous donne:
Que par vous l'Univers calmé,
Epris de vos vertus, joigne à votre Couronne,
Le beau titre de BIEN-AIMÉ.

Mais quel est ce spectacle auguste?....
Dans ce respectable Palais,
Oui, des Rois je vois le plus juste
Adresser ses vœux à la Paix.
Douce Paix, Déesse charmante!
D'une Guerre triste & sanglante
Dissipe l'horreur & l'effroi:
Descends du haut des Cieux, descends, Paix bienfaisante!
LOUIS ne combat que pour toi.

DIALOGUE

Entre un homme Riche & un Pauvre.

LE PAUVRE.

MOnſieur, vous êtes riche, & je ſuis pauvre ; vous avez beaucoup de ſuperflu, je manque du néceſſaire ; j'ai trois enfans à qui je ne puis donner du pain ; je ne ſaurois travailler, parce qu'une incommodité cruelle qui afflige ce bras m'en ôte la force ; vous êtes homme, je le ſuis auſſi ; à tant de titres, je vous prie de m'aider.

LE RICHE.

Le bon Dieu vous aſſiſte, je n'ai rien à donner.

LE PAUVRE.

Que Dieu m'aſſiſte ! C'eſt pour aſſiſter les pauvres, qu'il a donné du ſuperflu aux riches : Vous devez être à notre égard les diſtributeurs de ſes bienfaits .... Vous n'avez rien à donner, dites-vous ! vous avez toujours quelque choſe de trop. Au nom de ce Dieu, dont vous reconnoiſſez la bonté, imitez-la ; empêchez ma famille de mourir de faim.

LE RICHE.

Voilà un coquin bien importun. Paſſe ton chemin.

LE PAUVRE.

Je ne ſuis pas un coquin ; je ſuis pauvre, mais je ſuis honnête. Tant que je l'ai pû, j'ai travaillé ; je ne mandie que parce que je n'ai pas d'autre

moyen d'avoir du pain & d'en donner à ma famille. Si j'étois un coquin, ce ne seroit pas en plein jour que je vous demanderois une légère assistance. Je vous attendrois le soir armé d'un poignard, & je devrois peut-être à votre crainte, plus que je ne désire d'obtenir de votre bienfaisance. Vous m'appellez coquin, & sans doute il y en a parmi ceux que l'indigence accable. Mais savez-vous pourquoi? Un homme manque de pain.....

LE RICHE.

Bon! est-ce qu'on peut manquer de pain?

LE PAUVRE.

Voilà encore une de vos erreurs, à vous autres riches : vous ne croyez pas possible un besoin que vous n'éprouvez jamais, que vous prévenez toujours..... Un homme donc manque de pain, de feu dans une saison rigoureuse; il voit ses enfans extenués, transis de froid, n'ayant rien pour les chauffer ni pour les couvrir, n'ayant pas d'alimens à leur donner: il est déchiré de leurs plaintes; leurs cris vont jusqu'au fond de son cœur : ou il n'a pas de travail, ou il est hors d'état de travailler. Il n'a d'autre ressource que d'implorer la charité des passans. Il essuye vingt refus; le soir arrive, & il n'a rien mangé, il n'a rien à donner à sa famille. Le dernier refus l'aigrit, le désespère; l'idée du crime n'effraie plus son ame, & pour n'avoir plus de refus, il demande en menaçant & le pistolet sur la gorge. Que dites-vous de cet homme-là.

LE RICHE.

Je dis qu'il faut le pendre.

LE PAUVRE.

Il faut le pendre! Eh non, Monsieur, ce n'est pas lui, ce sont les hommes durs qui l'ont refusé,

qu'on ne pendroit pas, mais qu'on puniroit ſévèrement, ſi on s'armoit contre les vices du cœur. La plus petite monnoie auroit empêché cet homme de commettre une mauvaiſe action, & quelle eſt l'ame ſenſible & honnête qui pourroit refuſer un léger ſecours à un malheureux, ſi chacun penſoit bien qu'il peut épargner un crime, conſerver un homme à la ſociété, & ſauver des innocens que la perte de leur père, dévoue infailliblement à une miſère ſans reſſource, & peut-être à la mort la plus affreuſe?

LE RICHE.

Mais auſſi, pourquoi faire des enfans quand on ne peut les nourrir? Pourquoi ſe marier quand on n'a rien?

LE PAUVRE.

Quoi! parce que je ſuis pauvre, vous voulez que je me refuſe au plus doux penchant de la nature, que je trompe ſes intentions, que je ne donne pas à l'Etat des Sujets qui peuvent lui devenir utiles, que je fuie un lien qui peut ſeul adoucir la triſteſſe de ma ſituation! Eh! qui travaillera pour vous? Qui vous ſervira? Qui cultivera les terres qui vous nourriſſent? Qui verſera ſon ſang pour la défenſe de la Patrie, ſi les pauvres n'ont pas d'enfans? Quand un pauvre ſe marie, il compte un peu ſur la charité des riches, du moins juſqu'au temps où ſes enfans ſont en état de travailler. Alors il peut ſe paſſer de ſecours étrangers. Chacun tire de ſon travail ce qui eſt néceſſaire à ſa ſubſiſtance, & ſans avoir votre ſuperflu, on eſt plus heureux que vous.

LE RICHE.

Oui, mais en attendant on vit miſérable.

LE PAUVRE.

Ce n'eſt que cette attente qui me force à re-

courir à vous. Je ne vous dirai point pour vous engager à m'aſſiſter, que je prierai Dieu pour vous ; c'eſt une obligation que vous devez remplir vous-même ; mais je vous dirai que ce Dieu bon, juſte, bienfaiſant, récompenſera votre humanité, & que vos richeſſes ſont peut-être une épreuve terrible, d'après laquelle il vous condamnera ; ſi du moins vous n'employez votre ſuperflu à ſecourir les Pauvres.

LE RICHE.

Mais ce maraut me prêche, je crois. Adieu, cela m'ennuie.

LE PAUVRE.

Eh ! Monſieur, un moment. Si ce que je vous ai dit n'a pû vous toucher, ſoyez du moins ſenſible à votre propre intérêt.

LE RICHE.

Voyons, voyons donc cela. Comment ?

LE PAUVRE.

Un honnête homme, qui ne demeure pas loin du trou que j'habite, & qui n'eſt pas riche, ne me refuſe jamais, & ne refuſe jamais à aucun pauvre un petit ſecours. Je ſais d'ailleurs que ſi la médiocrité de ſa fortune le met hors d'état de fournir aux malheureux, une aſſiſtance auſſi forte & auſſi fréquente qu'il le voudroit, il ſaiſit toutes les occaſions de leur être utile, ſoit par de bons conſeils, ſoit par des conſolations douces & amicales, ſoit par des protections, des ſoutiens que ſa ſituation lui permet de leur procurer. Eh bien ! Monſieur, tenez, quelquefois je veux témoigner à cet homme eſtimable, la reconnoiſſance & la vénération qu'il m'inſpire : il m'arrête en me diſant : » mon » ami, celui qui donne, quelque peu qu'il donne, » eſt toujours plus heureux que celui qui reçoit.

» Le

» Le plaiſir de faire du bien en eſt la plus ſûre ré-
» compenſe. On la trouve au fond de ſon cœur,
» & qu'elle eſt douce ! ce plaiſir eſt depuis long-
» temps le ſeul qui me rende mon exiſtence ſup-
» portable. » Puiſque cet homme de bien le dit, il le penſe, il le ſent, & il faut que cela ſoit vrai. Vous, Monſieur, vous avez tant varié vos plaiſirs ; vous n'avez peut-être pas eſſayé de celui-là. Voyez, & peut-être préférerez-vous à un bijou, à un ameublement qui vous coûte fort cher, & dont vous êtes las au bout de trois jours, la ſatisfaction de vous dire avec juſtice : » il exiſte une famille que
» ma bienfaiſance a arrachée à la fois au crime &
» à la miſère. Cette idée vous ſera vraiſemblable-ment plus agréable & plus conſolante, que celle d'avoir contenté à grands frais une fantaiſie paſſa-gère, & peut-être enſuite.....

LE RICHE.

Adieu. Il faut que j'aie bien de la patience, pour avoir écouté ſi long-temps tes ſottiſes, & celles de ton benêt d'honnête homme. Retire-toi, ou.....

LE PAUVRE.

O Ciel ! il ſuffit donc d'être Riche, pour être dur & inſenſible aux miſères d'autrui.

LE FANATISME,

ODE.

QUel monſtre au teint livide & pâle,
Avance, un poignard à la main ?
En mugiſſant, ſa bouche exhale
De l'Enfer le plus noir venin.

Eclairé de torches funèbres,
Il rampe au milieu des ténèbres,
En cachant ſon front deſtructeur.
Sur ſes pas marchent la vengeance,
La mort, l'affreuſe violence,
La rage & l'aveugle fureur.

Fanatiſme!.... démon coupable!
C'eſt toi, je reconnois ton bras.....
C'eſt toi, dont le bras déteſtable
Souille la terre d'attentats.
De la Morale Evangélique
La douceur, la clémence antique
Expirent ſous ta cruauté :
L'abus de l'humaine puiſſance
Du glaive de l'intolérance
Arme ton bras enſanglanté.

De quelle fureur poſſédée,
Cette légion de Guerriers
Vole aux rives de la Judée (*a*)
Chercher d'inutiles lauriers?
Leur main, que n'étonne aucun crime,
Écraſe, renverſe Solime,
Se dévoue à tous les forfaits :
La ſuperſtition les guide
A la rapine, à l'homicide,
Pour honorer un Dieu de paix.

Triſte, malheureuſe Ibérie!
Quelles horreurs ne vois-tu pas!
Une deſpotique furie
Conduit l'innocence au trépas. (*b*)

(*a*) Les Croiſades.
(*b*) L'Inquiſition.

L'inhumanité, le faux zèle
Pouſſe, bénit la main cruelle,
Qui pourſuit tant d'infortunés :
C'eſt au nom de Dieu qu'il révère,
Qu'un Prêtre avide & ſanguinaire
Proſcrit les Hébreux condamnés.

Vous, qui foudroyez ces victimes,
Qui les écraſez ſous vos coups,
Quels ſont vos tîtres, & leurs crimes ?
Qu'ont-ils fait, & que faites-vous ?.....
Miniſtres du pouvoir céleſte,
Auriez-vous donc le droit funeſte
D'exterminer un impoſteur ?
Dieu même a-t-il dans ſa colère
Fait tomber les coups du tonnerre
Sur les partiſans de l'érreur ?

Mais que vois-je ?.... Monſtre effroyable !
Rien ne peut arrêter ta main.....
Des Héros le plus eſtimable (*a*)
Périt ſous un fer aſſaſſin.....
O douleur !..... même dans notre âge, (*b*)
Nous avons vû de cette rage,
Les efforts les plus criminels.....
Injuſte eſt ſanglant Fanatiſme !
Dis, les monſtres du Paganiſme
Furent-ils jamais plus cruels ?

O vous, que la bonté ſuprême
Sauva du torrent des erreurs ;
Lavés dans les eaux du Baptême,
Déteſtez ces noires fureurs.

(*a*) Henri IV.
(*b*) Attentat de Damiens.

Par la douceur, la patience,
Par une ſage tolérance,
Ramenez des cœurs égarés :
A vos dogmes ſoyez fidèles,
Et montrez-leur les vrais modèles
Des vertus que vous adorez.

Dieu ſaint ! tu nous donnas l'exemple....
N'inſultons point aux malheureux :
Tu chaſſes les vendeurs du Temple,
Mais tu ne tonnes point ſur eux.
Oui, ta loi ſage, douce & pure,
Dirigeant la ſimple nature,
Proſcrit tout injuſte courroux.
Eh ! pouvons-nous avec juſtice
Haïr & traîner au ſupplice
Qui ne penſe pas comme nous ?

LA PÉNITENCE,

ODE.

O Jour affreux ! jour de colère !
Aſſis ſur un trône d'éclairs,
Le Dieu juſte, le Dieu ſévère
Viendra juger tout l'Univers.
O jours de pleurs & de triſteſſe !
Pécheurs ! à ſa main vangereſſe
Quel pouvoir vous arrachera ?
Quand dans le ſein de l'alégreſſe
Aux yeux de l'Eternel le juſte tremblera.

Quel ſpectacle ! toute la terre
Du néant n'offre que l'horreur :

Les coups redoublés du tonnerre
Répandent par-tout la terreur.
La Mer mugit, l'Univers croule ;
Avec tumulte le Ciel roule
Un noir torrent de feux vengeurs:
L'éternité vient ; le temps coule ;
La trompette à ſonné. Venez Saints & Pécheurs !

Couvrez votre front de pouſſière
Devant le Maître des humains :
Reconnoiſſez votre miſère,
Foibles ouvrages de ſes mains.
Au ſon de ſa voix redoutable,
Sur ſes piliers inébranlable
La Terre tremble ; le Ciel fuit:
Et l'homme, infecte mépriſable,
Croit d'échapper au bras de Dieu qui le pourſuit.

D'un voile affreux le Ciel ſe couvre.....
Sombres cavernes, cachez-nous.....
O Pécheurs !.... le nuage s'ouvre....
La foudre va tomber ſur vous.....
Viens, ſecourable Pénitence,
D'une inéxorable vengeance
Briſe le glaive deſtructeur :
Que les accens de l'eſpérance,
Succédent dans ce jour aux cris de la douleur.

Dieu puiſſant! grand Dieu! vois nos larmes ;
Vois ce Sang répandu pour nous.....
Émouſſe les funeſtes armes
Que forgea ton juſte courroux.
Des ténèbres du ſombre abîme,
Où nous précipita le crime,
Nos clameurs montent juſqu'à toi :

Le poids des forfaits nous opprime,
Et répand dans nos cœurs l'épouvante & l'effroi.

Quelle onde pure & salutaire,
Vient d'éteindre ces tristes feux!
Quel Ange!.... quel Dieu tutélaire
Jette en nos cœurs un calme heureux!
Grand Dieu! ta clémence propice
De nos maux, de notre supplice
A déchiré l'Arrêt cruel:
Nos pleurs contentent ta justice;
Tu nous ouvres le sein du bonheur éternel.

Le jour a dissipé l'orage,
Et l'Arche vient de s'arrêter:
Du pardon j'ai vû l'heureux gage,
J'ai vû l'arc céleste éclater.
Des Cieux cohortes immortelles,
Prenez vos harpes éternelles,
A nos voix joignez vos concerts:
Chantez les faveurs paternelles,
Du Dieu dont la bonté pardonne à l'Univers.

EPITRE

*A M. D.**** le jour de sa Fête.*

AMi, si nous étions encor
Dans ces lieux qu'orne la Nature,
Où les fleurs naissent sans culture,
Où l'on revoit le siécle d'or;
Je pourrois, le jour de ta fête,

De laurier couronner ta tête ;
Eglaïs y joindroit des fleurs.
Dans cet impénétrable aſyle,
Où, loin des troubles de la ville,
Phébus me combloit de faveurs,
Tendre ami, qu'il m'étoit facile
De chanter les vives douceurs
De l'amitié qui joint nos cœurs.
Ce bois, cette aimable verdure,
Ce ruiſſeau, qui toujours murmure,
Sans peine me donnoient des chants:
Des oiſeaux le tendre ramage
Aux habitans de ce bocage
Sembloit répéter mes accens.
Ma Muſe, en habit de Bergère
Battoit la cadence légère
Des ſons que ma lyre formoit:
Un gazon, une fleur nouvelle,
Et le papillon infidèle
Qui de fleur en fleur voltigeoit,
Tout me parloit, tout m'inſpiroit.
Les jeux badinoient ſur ma lyre,
Et formoient d'agréables ſons ;
La joie avec un doux ſourire
Venoit me donner des leçons.
Le Dieu Pan, les Hamadryades,
Les Faunes, les froides Nayades,
A ma voix mêloient leurs concerts:
Un Dieu, que ce vaſte Univers
Accable de preſſans hommages,
Le doux Plaiſir, ſur ces rivages,
Daignoit préſider à mes vers.
Ce Dieu, qu'on adore à tout âge,
A ſon Temple dans tous les cœurs ;

L'aimable joie eſt ſon ouvrage,
Et les beaux jours ſont ſes faveurs.
Dans cette retraite ſévère
Il ſe promène rarement;
Et ſi je vois ce Dieu charmant,
C'eſt quand mon amitié ſincère
Me conduit près de Clidamant.
De ce lieu rempli de triſteſſe,
Le ſort exila les plaiſirs:
Dès qu'on entre, adieu l'allégreſſe,
Adieu les gracieux loiſirs.
Une creſſelle impitoyable,
Du Cerbère de ce ſéjour,
Arme la dextre redoutable,
Et nous éveille avant le jour.
Ici, dans un trou de muraille,
Trente inſatiables ſouris
Se diſputent un brin de paille:
Peu contentes de la trouvaille,
Viennent encor ronger nos lits;
Et chacune d'elles travaille,
Au mieux ſur d'antiques débris.
Etroite porte, immenſe chambre,
Où l'on gèle au mois de Décembre,
Quoiqu'on allume de grands feux:
Trous obſcurs, corridors ſiniſtres,
Où ſans ceſſe de triſtes cuiſtres
Diſputant les points ténébreux
D'une ſottiſe ſcholaſtique,
Trainent les ennuis avec eux:
Telle la cohorte ſtoïque,
Des faux ſages de l'ancien temps
Menoit aux piliers du portique
L'ennui, l'aigreur, les argumens.

Que

Que je maudis la deſtinée
Qui dans cet enfer me mena !
Quand viendra l'heureuſe journée
Hélas ! qui m'en délivrera ?
Quand pourrons-nous dans ces aſyles,
Où l'étude, l'oiſiveté
Et la paiſible volupté
Occupent nos momens tranquilles ;
Quand pourrons-nous dans ces boſquets ;
Où regne une douce pareſſe,
Du Dieu qui préſide au Permeſſe
Chanter enſemble les bienfaits ?
Tantôt, au bord d'une onde pure,
Diderot ou Buffon en main,
Nous étudierons la Nature,
Et les replis du cœur humain ;
Tantôt, au ſortir de l'étude,
Les ruſtiques amuſemens
Des Bergers de ta ſolitude
Nous donneront de doux momens ;
Si la véritable ſageſſe,
Ami, daigne guider nos pas,
Nous éviterons l'embarras,
Et la contrainte & les débats
D'une importune politeſſe,
Qui ſouvent, ſous de vains appas,
Cache l'humeur la plus traîtreſſe.
Loin des diſcoureurs aſſommans,
Qui vous fatiguent les oreilles
Par d'extravagantes merveilles,
Et par les ſots contes du temps,
Loin du précieux perſifflage,
Des ſous à vingt-quatre carats,
Dont l'eſprit n'eſt rien qu'un amas

De fadeur & de verbiage;
Loin de ces grands diſeurs de rien;
Et des diſputes éternelles
Des cuiſtres au graves maintien,
Loin des inſipides nouvelles,
Des modes & des bagatelles,
Et loin ſur-tout, loin de ces lieux,
Cher ami, nous vivrons heureux.
Ah! que le ſort plus favorable
Nous amène ces jours charmans,
Où, dans une retraite aimable,
Le noir chagrin qui nous accable
Diſparoîtra, comme au Printemps
Fuit la cohorte épouvantable
Des Aquilons & des Autans.

LE BONHEUR,

Conte tiré d'un vieux Manuſcrit Ephéſien.

LE Bonheur eſt en effet la fable de tout le monde, & n'eſt malheureuſement l'hiſtoire de perſonne. On goûte le plaiſir, mais jamais exempt de mélange; & le goutât-t-on ainſi, on ne le fixe jamais.

Du bonheur quelquefois la lueur paſſagère,
Nuance foiblement l'horiſon de nos jours;
Mais de ſa rapide carrière,
On ne peut arrêter le cours.

Cependant combien de gens, parvenus à l'âge où l'on ſent & où l'on réfléchit, ont conçu le projet ſingulier d'être parfaitement heureux ! Il n'eſt preſque perſonne que cette fantaiſie n'ait livré à des ſouhaits inutiles.

J'étois né avec tout ce qui donne l'apparence du bonheur, ce qui peut même le faire eſpérer, mais qui ne le donne & ne le remplace jamais. Je ſortois d'une maiſon illuſtre, mon nom pouvoit me faire parvenir aux premiers emplois ; je poſſédois une fortune immenſe.

Fils adoré d'un père qui tenoit un des premiers rangs dans Ephèſe ; je n'avois éprouvé aucune des contradictions qui rendent l'enfance ſi malheureuſe. Mon éducation avoit été douce, & ne m'avoit point couté de larmes. A dix-huit ans j'avois déja de ces goûts qui amuſent un inſtant, & de ces talens qui amuſent toujours.

Mon cœur ſentit à cet âge qu'il avoit beſoin d'être occupé. Mais il borna alors ſes déſirs à l'amitié. Le Ciel les remplit. Straton joignoit à tout ce que la vertu a de reſpectable, ce que les charmes de l'eſprit & la ſenſibilité du cœur ont de plus aimable : il étoit plus âgé que moi ; mais la différence des âges n'eſt rien, quand on ſe reſſemble par les goûts & les inclinations.

Nous vécûmes cinq ans enſemble le plus heureuſement du monde. Nos études communes, l'exercice des talens agréables qu'il avoit cultivés comme moi, ſur-tout le plaiſir de penſer, de ſentir enſemble, d'élever notre ame par l'énergie qu'elle reçoit d'une amitié vertueuſe, celui de nous diſputer l'avantage de ſecourir ou de conſoler les malheureux ; tout empêcha l'ennui d'approcher jamais de nous.

Au bout de ces cinq années, qui paſſèrent comme

un instant, Straton fut obligé de me quitter. Sa mère à qui il ne pouvoit rien refuser, l'envoya à Milet, recueillir la succession d'un oncle qui venoit d'y mourir.

Je voulois le suivre, mais une circonstance y mit obstacle: Ménoclès, riche citoyen d'Ephèse & ami de mon père, étoit accusé de prévarication dans la régie & l'emploi des deniers publics. Je connoissois son innocence, & pouvois le justifier. Straton partit, & je lui promis de le rejoindre à Milet.

Mes soins, mon zèle & le crédit de mon père ne furent point inutiles à Ménoclès. Je vins à bout de confondre l'injustice des envieux qui l'accusoient, & Ménoclès me dut son état, son honneur & sa tranquillité; sa reconnoissance fut extrême: il voulut la faire partager à sa fille, & il me présenta à elle. Je vis dans Léonide ce que j'avois vû de plus aimable. Rien n'égaloit ses charmes: elle me remercia de ce que j'avois fait pour son père & pour elle. Je trouvai dans les expressions de sa reconnoissance, tout ce que la douceur & la sensibilité peuvent avoir de plus touchant. J'appris alors à connoître la différence de l'amour à l'amitié, & je sentis que quelque chose pouvoit m'être plus cher que Straton.

Par un bonheur que le Ciel doit peut-être à tous ceux qui savent aimer, Léonide fut aussi prévenue en ma faveur, que je l'étois pour elle. L'accueil qu'elle me fit, m'enhardit à hâter l'aveu de mes sentimens, & la manière dont elle y répondit, ne me fit point repentir de l'avoir fait. » Je » vous aime aussi, me dit Léonide, je sens que je » vous aimerai toute ma vie: peut-être cet aveu » ne devroit pas suivre le vôtre de si près, mais je » croirois vous dérober ce qui est à vous, si je vous

» dissimulois que je fais mon bonheur de vous ai-
» mer & de vous plaire ; pourquoi cacher, pourquoi
» différer l'aveu d'un sentiment honnête & justifié
» par celui qui en est l'objet ?

Enchanté de cette réponse, je lui demandai de presser une union qui faisoit ma félicité, & dans laquelle elle daignoit faire consister la sienne : elle me le permit.

Je n'eus pas besoin d'efforts pour avoir l'approbation de mon père : il connoissoit Léonide avant moi, & il avoit projetté cette alliance avec Ménoclès ; mais on l'avoit suspendue pendant l'orage qui avoit menacé ce dernier.

Nous allions être unis : il ne manquoit qu'une chose à mon bonheur, c'étoit que Straton en fut le témoin : il m'avoit écrit qu'il étoit retenu à Milet, par des difficultés qu'il n'avoit pu prévoir ; il m'avoit trompé ainsi, pour me ménager la surprise la plus agréable.

Il arriva à Ephèse la veille de mon mariage, & il y arriva avec une jeune Miléfienne, qu'il aimoit comme j'aimois Léonide, & dont il étoit parfaitement aimé. Il lui avoit parlé de son ami, & l'avoit engagée à différer leur union, pour la faire avec la mienne. Tout s'étoit arrangé de manière que rien ne pût mettre obstacle à ce projet.

Straton arrive donc à Ephèse, & je me trouve dans ses bras au moment que je m'y attendois le moins. Il savoit mon bonheur ; il m'apprit celui qui l'attendoit.

Le lendemain, le Temple de Diane vit les deux couples les plus aimans, les plus aimés, dont sa présence eut jamais consacré les promesses. L'Amour & le bonheur formèrent nos liens, & nous sentîmes au fond de notre cœur qu'ils avoient juré de ne nous abandonner jamais.

Nous réſolûmes Straton & moi, d'habiter la même maiſon, & de ne jamais nous quitter. Son épouſe & ma Léonide ſe devinrent mutuellement auſſi chères que nous l'étions l'un à l'autre, & rien ne parut devoir altérer une félicité que l'amour, l'amitié, & tous les dons du Ciel concouroient à établir.

Au bout de dix mois paſſés dans cette douce tranquillité, qui ſuccède ſi délicieuſement à l'ivreſſe du bonheur, la compagne de Straton mit un fils au monde, & Léonide un mois après accoucha d'une fille, qui promettoit d'avoir tous les charmes de ſa mère.

Cet heureux événement ne nous laiſſa rien à déſirer: ils s'aimeront, dis-je, à Straton; il ſera impoſſible qu'ils ne s'aiment pas: nous les unirons, ils ſeront heureux, & nous jouirons à la fois de leur bonheur & du nôtre.

Nous allâmes enſemble au Temple de la fille de Latone, pour lui demander que nos enfans fuſſent auſſi heureux que nous: la Déeſſe promit de nous exaucer; les voutes du Temple s'ébranlèrent, un long frémiſſement en agita les colomnes, la Statue de Diane parut s'animer du même ſourire dont Endymion fut favoriſé, & on entendit cet Oracle: » Amans, » amis, époux, pères fortunés: vous êtes exaucés. » La main bienfaiſante des immortels s'eſt ouver- » te pour vous, & les deſtinées ne vous promet- » tent que de doux momens: vos enfans auront le » même ſort, & jamais.....

J'en étois là de mon rève, quand mon ami Arbas qui demeure avec moi, fit en entrant dans ma chambre un bruit qui m'éveilla. Ah Arbas, lui dis-je, le beau ſonge que je viens de faire! mon bonheur..... ton bonheur? le bonheur n'eſt en effet

qu'un rêve qui nous amuſe quelquefois, mais qu'on n'a jamais pu réaliſer..... Mais mon ami, j'étois ſi heureux..... Je le crois bien tu rêvois. Allons, lève-toi; tu as dormi fort long-temps..... Oui, fort long-temps en effet..... Je le crois. Le Soleil eſt déjà fort haut, & il fait le plus beau temps du monde pour aller faucher nos moiſſons.

Je me levai en ſoupirant de ce que le bonheur ſans mélange n'étoit qu'une chimère; mais je remerciai les Dieux de ce qu'il m'avoient donné un bon cœur, & l'amour du bien moral. Je leur fis enſuite cette dévote oraiſon:

Ciel! accordez à mon envie,
Un ſort modeſte, une tranquille vie,
La liberté, des amis, des vertus,
Le cœur d'Eglé.... je ne veux rien de plus.
Dieux immortels! écoutez ma prière:
Dans la retraite aſſurez mes deſtins,
Que le repos file mes jours ſerains;
Et quand la mort fermera ma paupière,
Puiſſé-je, ô Dieux, y finir ma carrière.
Aimé de vous, regretté des humains.

Après cela, j'allai travailler; & quand je ſongeai que nos champs & le travail de mes mains m'aſſuroient le néceſſaire, que j'avois un ami vrai, & que le ſoir je verrois Eglé, je ne me trouvai point ſi malheureux.

A Madame D. le jour de ſa Fête.

VOus, près de qui le plaiſir reſpectable
Dans les bras de la liberté
Rend toujours la ſageſſe aimable
Et la ſoumet à la gaieté ;
Vous, dont l'exemple irréprochable
Prêche cent fois mieux les vertus,
Que le babil inſupportable
De mille ſages de bibus,
Qui cachent ſous un air capable
L'orgueil, l'envie, & rien de plus:
Vous, à qui je dois tant ; vous, que chanta ma lyre,
Dès qu'elle ſut former quelques accens ;
Vous, à qui dans ce jour, où l'Hélicon m'inſpire,
J'offrirois le plus juſte encens....
Oui, de ma gratitude il eſt un nouveau gage,
Plus noble & plus digne de vous,
Que n'eſt de quelques vers le frivole étalage:
D'un cœur conſtant & vrai c'eſt le ſincère hommage ;
Que mon bonheur ſera doux,
S'il obtient votre ſuffrage!

LE DUEL,

ODE.

QUel démon armé par la rage
Se repaît de fiel & de ſang ?
Sa main fumante de carnage

Aux

Aux amis même ouvre le flanc ;
Sa bouche écumante & livide
Souffle une fureur homicide ;
Il brise les nœuds les plus doux ;
Cache-toi, Duel implacable !
Monstre le plus impitoyable
Qu'ait vomi l'enfer en courroux.

Faux honneur ! cruelle vengeance !
Source infecte de tant d'horreurs,
Ce démon reçut la naissance,
De vos monstrueuses ardeurs.
Au sein des profondes ténèbres,
Sur un tas d'ossemens funèbres
L'orgueil érigea ses Autels :
Par l'aveugle erreur couronnée,
On vit cette ardeur effrénée
Sous son joug ranger les mortels.

Vous, qui devez à la Patrie
Ce sang qui coule sous ses coups ;
Victimes de sa barbarie,
Parlez : ce sang est-il à vous ?
Ah ! gardez pour notre défense
Ce bras, notre unique espérance
Contre l'ennemi de l'Etat :
Un aveugle & bouillant courage
Dans une vengeance sauvage,
De l'honneur cherche en vain l'éclat.

Noms saints & d'honneur & de gloire
Que l'on n'accorde qu'aux vertus ;
Vous, que l'organe de l'histoire
Donne à peine au vainqueur d'Issus ;
Vous retentissez dans la bouche

De ce Gladiateur farouche
Qui veut conſacrer ſes forfaits :
A l'abri de ces noms céleſtes,
Des combats ſanglans & funeſtes
Paſſent pour de nobles projets.

Il eſt un honneur légitime ;
Les vertus vous en pareront :
Guerriers ! le vôtre veut un crime,
Pour laver un léger affront :
Du nom deshonorant de lâche
Vous redoutez l'infame tâche ;
Suivez donc un noble tranſport :
Verſez votre ſang à la guerre ;
Là, ſans paroître téméraire,
Il eſt beau de braver la mort.

Les vertus, l'auſtère ſageſſe
Mettent l'envie au déſeſpoir :
Il n'eſt de réelle baſſeſſe
Que dans le mépris du devoir.
Soyez modérés, juſtes, ſages ;
Quand Mars excite vos courages,
Montrez une utile valeur :
Sachez vous ſurmonter vous-même ;
Dans cet effort noble & ſuprême
Conſiſte le ſolide honneur.

LICORIS,

OU L'ORIGINE DES LETTRES,

IDILLE.

POurquoi quittes-tu ce rivage,
O chère moitié de mon cœur?
Si tu voyois les pleurs qui baignent mon visage,
Ah! tu ressentirois sans doute ma douleur.
Que ton absence est cruelle!
Reviens, cher Licidas, sur l'aile de l'Amour:
Tout te cherche, tout te rappelle,
Tout te demande en ce séjour.
Ruisseaux, dont l'onde claire & pure
Prête à ces beaux lieux tant d'attraits,
Coulez plus lentement: qu'un lugubre murmure
Apprenne à ces hameaux la perte que je fais.
Et vous, dont la beauté naïve
Seule de Licidas pouvoit toucher le cœur,
Aimables fleurs, pourquoi cette couleur si vive?
Ignorez-vous mon malheur?...,
Lieux charmans, paisible retraite,
Vous cessez de plaire à mes yeux:
Tout me retrace ici la perte que j'ai faite;
Ici de Licidas je reçus les adieux.
Ici les yeux mouillés de larmes,
Il me parloit encor de son amour:
» Non, me dit-il, jamais je n'oublierai vos charmes;
» Ma tendresse pour vous croîtra de jour en jour.
Ah! que lui-même ici vienne bientôt m'apprendre

Que l'abſence n'a pas changé ſes ſentimens ;
Qu'il eſt toujours fidèle & tendre. . . .
Hâtez, grands Dieux ! hâtez ces doux momens.

C'eſt ainſi que ſur la fougère
Abandonnant le ſoin de ſes troupeaux,
Licoris, conſtante Bergère
De ſes feux inquiets inſtruiſoit les échos.
Senſible à ſes vives allarmes,
L'Amour ſoudain vole en ces lieux :
Ah ! ceſſez par des pleurs de ternir tant de charmes ;
Cet Amant ſi chéri viendra ſécher ces larmes ;
Il va bientôt reparoître en ces lieux.
Mais avant même qu'il revienne,
Tout éloigné qu'il eſt, il pourra vous parler :
Oui, pour adoucir votre peine,
C'eſt un ſecret qu'ici je veux vous révéler.

A ces mots, détachant une plume légère
Du Cygne qui traînoit ſon char,
Dans ſon carquois il prend un dard ;
Et donne à la triſte Bergère
La plume taillée avec art.
D'une des Graces
Qui ſuit ſes traces,
Il déchire à l'inſtant le voile ſéducteur :
Elle ſourit ; Licoris attentive
Rougit d'une pudeur naïve :
Mais l'Amour, à préſent il faut une liqueur ;
Dit-il, dont la couleur
Puiſſe ſur cette toile en divers caractères
Peindre les ſentimens ſincères
De votre cœur.
Hélas ! pour mon Amant, dit la Bergère tendre ;
J'aurois voulu perdre le jour ;

Refuſerai-je de répandre
Mon ſang.... pour lui prouver.... il verra mon amour!
Alors, d'une main légère
L'Amour, de Licoris effleure le beau ſein.
Il y plonge la plume & dit à la Bergère :
Écrivez ; c'eſt l'Amour qui conduit votre main.
Licoris ſurpriſe, éperdue
Laiſſoit aller ſa plume au gré du Dieu des cœurs ;
Sur le voile en tremblant elle jette la vue ;
Elle y trouve ces mots flatteurs :

» Cher Licidas, de ton Amante
» Viens terminer les malheurs :
» Sur cette toile parlante
» Que je mouille de mes pleurs,
» Vois mes feux, vois mes douleurs.

Quel prodige étonnant, grands Dieux! s'écria-t-elle ;
Quel pouvoir a tracé ces mots ?
O toi ! de ma tendreſſe interprète fidèle,
Vas, inſtruits Licidas de ma peine mortelle ;
A mon Amant, Dieu de Paphos,
De ma ſincère ardeur porte ce témoignage :
Eh ! quel autre que toi, d'un ſi tendre meſſage
Pourroit s'acquitter dignement ?
L'Amour ſouſcrit à ſa prière :
Des mains de la Bergère
Il prend la Lettre, & s'envole à l'inſtant.

ODE

Sur la Naiſſance de Monſeigneur le Comte d'Artois.

PEuples! un plus beau jour reluit ſur ce rivage :
Un Soleil plus brillant a diſſipé l'orage
Que l'affreuſe Alecton préparoit aux François ;
Un nouveau rejetton d'une famille illuſtre
Ajoute un nouveau luſtre
Aux céleſtes bienfaits.

De myrtes & de fleurs, François! ornez vos têtes ;
Faites regner ici mille pompeuſes fêtes,
Que l'écho mille fois répète vos accords :
Chantez, que du plaiſir l'étendard ſe déploie,
Et que vos cris de joie
Signalent vos tranſports.

A la France charmée un BOURBON vient de naître ;
D'Aſtrée & de Thémis l'âge va reparoître :
LOUIS! tout de ton regne annonce la grandeur.
Le Ciel, le Ciel toujours attentif à ta gloire,
Ajoute à ta victoire
Un préſent plus flatteur.

Il eſt de notre gloire un aſſuré préſage ;
D'une ſolide paix il eſt l'auguſte gage :
D'olive & de laurier qu'on pare ſon berceau.
Bientôt, bientôt ſa main, tendre encore & tremblante
De la guerre ſanglante
Éteindra le flambeau.

Quels transports inconnus ont passé dans mon ame!
Dieu de Delphe! est-ce toi qui m'agite & m'enflamme?...
Les fastes du destin à mes yeux sont ouverts.....
Des BOURBONS glorieux s'affermit la puissance,
Et les Lys de la France
Soumettent l'Univers.

Des fureurs de l'enfer implacables ministres,
Disparoissez, rentrez dans vos ombres sinistres;
Entraînez avec vous le ravage & l'effroi.
La Discorde aux abois & la guerre étouffée
Vont servir de trophée
Aux succès de mon Roi.

Sur un char teint de sang, une horrible Euménide,
De meurtres, de carnage, & de larmes avide
A la terre allarmée annonce les revers:
Dans les ondes du Styx par Bellone trempée
L'étincelante épée
Menace l'Univers.

Mars répand sur nos bords le désordre & la rage;
De noirs torrens de sang il baigne ce rivage;
Rien ne peut arrêter ses projets inhumains.
Mais la trompette sonne..... Anglois! LOUIS se lève,
Le redoutable glaive
Eclate dans ses mains.

Elevant jusqu'aux Cieux leur arrogante tête,
Ces Titans conjurés défioient la tempête
Sur des monts escarpés, inutiles remparts.
Par cent foudres d'airain VALIÉRE les disperse;
D'ESTRÉE abbat, renverse
Leurs bataillons épars.

Que dans ses noirs cachots la Discorde gémisse;

Miniſtres de nos maux, partagez ſon ſupplice :
Dans le fond du Tartare allez ronger vos fers.
De l'immortalité LOUIS prend la Couronne ;
Il enchaîne Bellone
Et la plonge aux enfers.

Ce n'eſt point par le ſang qu'il cimente ſa gloire ;
La conquête des cœurs eſt la ſeule victoire,
Qui paroiſſe à LOUIS un triomphe flatteur.
Il ſubjugue en Héros, mais il pardonne en père,
Et toujours de la terre
Il eſt le bienfaiteur.

Deſcends du haut des Cieux, vérité redoutable !
Célèbre de LOUIS la valeur indomptable ;
Annonce à l'Univers ſes ſuccès, ſes vertus.
Que tous les Conquérans le prennent pour exemple,
Et qu'on lui dreſſe un Temple
Sur les Titans vaincus.

Dieux ! ils lévent encor leur tête ſanguinaire.....
Cent Vaiſſeaux foudroyans ont amené la guerre :
De Soldats ſur nos bords quel formidable eſſain !.....
Mais comme la vapeur d'une vaine fumée,
Cette puiſſante armée
A diſparu ſoudain.

La Paix enfin, la Paix va regner ſur ces rives :
Ceintes de mille fleurs, les Muſes fugitives
Font ſuccéder les jeux aux orages guerriers.
Héros ! repoſez-vous : on peut joindre ſans honte
Les roſes d'Amathonte
Aux belliqueux lauriers.

Cher Prince, doux eſpoir de cet Empire auguſte,
Faites naître en ces lieux l'âge brillant d'Auguſte,

Cet

Cet âge de la Paix, des talens, des beaux-Arts :
Semblable à vos Ayeux, au Temple de la gloire
Surpaſſez la mémoire
Des antiques Céſars.

Agrémens, jeux flatteurs, & vous, riantes Graces,
De l'enfant de Paphos, venez, ſuivez les traces :
Animez les plaiſirs qui regnent ſur ces bords.
Allez, ſemez des fleurs ſur les pas de MARIE ;
De la France attendrie
Secondez les tranſports.

Dans vos Temples ſacrés, Peuples ! que l'encens fume :
L'airain a retenti : l'Autel brille & s'allume ;
Mille feux voltigeans ont enflammé les airs.
Des Amours & des Ris les troupes ingénues
Sur d'éclatantes nues
Forment de doux concerts.

Quel ſpectacle charmant ! la Paix & l'abondance
Dans un char azuré deſcendant ſur la France ;
Du belliqueux Janus ont fermé le Palais.
Les Dieux enfin, les Dieux pardonnent à la terre ;
Et les feux du tonnerre
S'éteignent pour jamais.

LES TROIS SOUHAITS,

CONTE MORAL.

ON rendoit dans la Ville d'Orcomène, un culte particulier aux trois Graces. Lindor, jeune Citoyen de cette belle Ville, étoit plus zélé que perſonne pour ces Déeſſes. Auſſi l'avoient-elles décoré de leurs dons les plus aimables. On devinoit que ſon air ſenſible & intéreſſant étoit leur ouvrage. Les agrémens n'étoient en lui que l'ornement des vertus, & Lindor avoit un autre mérite que celui d'un extérieur prévenant. On lui pardonnoit les charmes de ſa figure en faveur des qualités de ſon ame, & ſi les uns le rendirent l'objet des vœux de toutes les jeunes filles d'Orcomène, les autres le faiſoient déſirer pour ami à tous ceux que le vice n'avoit point corrompus.

Lindor avoit atteint ſa vingt-unième année, & juſqu'à cet inſtant, le culte des Dieux, les devoirs de fils, les études de l'homme & du Citoyen avoient occupé ſa vie. Lindor n'aimoit pas; il ne jouiſſoit qu'à demi de ſon exiſtence. Il demandoit au Ciel une amante belle, honnête & ſenſible; un ami vertueux & ſincère: les Dieux ſont avares de ces dons. Lindor les méritoit; il les obtint.

Il étoit accoutumé d'aller tous les jours du Printemps & de l'Été dans une grotte conſacrée aux Graces leur offrir de l'encens ou des fleurs. Un jour qu'il venoit de remplir ce devoir, accablé de fatigue & de chaleur, il s'endormit au pied d'un myrte qu'on avoit planté auprès de la grotte. Il

vit en ſonge les trois compagnes de la Déeſſe d'Amathonte. » Jeune homme aimable & ſage, lui » dit Aglaé, les Immortels récompenſent la vertu. » La tienne a mérité leur bienveillance. Jupiter a juré » par l'onde redoutable, qui ceint neuf fois le Tar- » tare, que trois ſouhaits que tu formeras ſeront » remplis à l'inſtant. Reçois ce bouquet; en le te- » nant à la main, & nommant à chaque ſouhait » ſucceſſivement l'une de nous, l'effet répondra à » tes vœux. Ces fleurs ne ſont pas immortelles; » elles ne peuvent l'être, puiſqu'elles ſont l'image » des plaiſirs. Mais ſois ſûr qu'elles ne ſe faneront » que quand ton dernier ſouhait ſera accompli. » Adieu: c'eſt de l'uſage que tu feras de ce don, » que va dépendre ta deſtinée. Songe que les bien- » faits des Dieux ſont quelquefois des épreuves.

Lindor à ces mots s'éveilla, ſurpris comme il devoit l'être d'un rêve auſſi ſingulier: il l'auroit pris pour un ſonge ordinaire, mais le bouquet qu'il vit à côté de lui, & une odeur douce que les Déeſſes avoient laiſſée en diſparoiſſant, l'aſſurèrent que ſon rêve n'étoit point une illuſion.

Il prit ſon bouquet, & après avoir rendu graces aux Divinités de la Grotte, il retourna vers la Ville, occupé du diſcours qu'Aglaé lui avoit tenu. » C'eſt » de l'uſage du don qu'on m'a fait, diſoit-il en lui- » même, que mon ſort dépendra: Dieux! ſi c'eſt » pour mon bonheur que vous m'avez accordé un » ſi rare avantage, daignez inſpirer un mortel dont » tous les pas peuvent être des chûtes, ſi vous ne » le conduiſez. Mettez le comble à vos bienfaits, » Dieux puiſſans! dirigez vous-mêmes l'emploi que » j'en dois faire.

Rempli de ces penſées, & bien décidé à faire un ſecret de ſon avanture, Lindor rentra dans Or-

comène. Ses parens, qu'une abſence plus longue qu'elle ne l'étoit les autres jours, avoient allarmés, vinrent l'embraſſer avec attendriſſement. Lindor reçut leurs careſſes, & les leur rendit avec une émotion plus douce qu'à l'ordinaire. On eſt ſi careſſant avec ce qui eſt cher, quand on a quelque raiſon de ſe féliciter de ſon ſort: il ſemble qu'on veuille faire partager ſon bonheur aux autres, même en le leur cachant. Vingt fois Lindor fut prêt à découvrir ſon ſecrèt à ſon père & à ſa mère; mais il ſentit que ce ſeroit une indiſcrétion, & qu'il falloit qu'il ſe tût, s'il vouloit reſter le maître de faire de ſon bouquet le meilleur uſage poſſible.

L'occaſion s'en préſenta bientôt: un cœur généreux & vraiment ſenſible ne pouvoit la laiſſer échapper: auſſi Lindor ne la manqua pas.

Il avoit beaucoup réfléchi ſur l'emploi qu'il devoit faire du pouvoir que les Dieux lui avoient accordé. » Je ne ſuis ni avare, ni ambitieux, ſe » diſoit-il, je ne ſouhaiterai ni les richeſſes, ni la » grandeur: ſi j'avois un ſouhait à former pour moi- » même, je déſirerois un ami, une maîtreſſe tel » que mon cœur ſe les eſt déjà peints: mais c'eſt » à force de vertus que je dois obtenir de ſi grands » bienfaits. J'en ſerois indigne, ſi la bonté des Dieux » me ſervoit de prétexte pour me diſpenſer de les » mériter. Attendons tout du Ciel, c'eſt lui-même » qui me donnera le moyen d'employer ſes dons, » comme il veut que je les emploie.

Ainſi penſoit Lindor, car en ce temps-là la crainte des Dieux étoit le fondement du bien moral, & on ne croyoit point encore que la piété fut la vertu des gens foibles, ou le manteau de ceux qui n'en ont pas.

Lindor étoit dans ces diſpoſitions, & il at-

tendoit patiemment qu'il ſe préſentât une occaſion de faire uſage de ſon bouquet. Un jour qu'il ſortoit de la Ville, pour aller rendre aux Graces ſon hommage ordinaire, il vit ſur le ſeuil d'une maiſon champêtre & pauvre, une jeune perſonne qui pleuroit amèrement. Elle étoit mal vétue, mais parée de tous les charmes de la jeuneſſe & de la beauté. Quand Zélis, c'étoit ſon nom, apperçut Lindor, & elle ne l'apperçut que quand il fut fort près de ſa cabane, elle voulut rentrer, mais il l'appella avec ce ton d'humanité qui n'humilie point la vertu fière & malheureuſe, & que les ames délicates connoiſſent ſeules: » arrêtez, » lui dit-il, & daignez m'apprendre le ſujet de vos » pleurs: je ne puis me perſuader que vous mériez l'infortune qui vous les fait répandre: le Ciel » eſt juſte; elle finira. Qu'un inconnu ne vous cauſe » point de défiance: la vertu m'eſt chère; je reſpecte le malheur, & ſi je puis finir le vôtre, » croyez que je n'en négligerai point les moyens.

Lindor tint ce diſcours à Zélis preſque ſans faire attention à ſes appas; il ne voyoit que ſes larmes, & il n'en falloit pas d'avantage: Lindor étoit généreux & bienfaiſant; Zélis pour obtenir ſa pitié & ſes ſecours, n'avoit pas beſoin d'être la plus aimable perſonne du monde; il ſuffiſoit qu'elle parût la plus malheureuſe.

L'air doux & ſenſible du jeune homme inſpira de la confiance à Zélis, quoiqu'il fut jeune, & qu'elle fut fort ſage: d'ailleurs il eſt ſi conſolant de dire ſes peines à quelqu'un qui paroît les reſſentir! Zélis apprit donc à Lindor les ſujets de douleur & de déſeſpoir qui la déchiroient: Ménédème, le père le plus tendre & le plus chéri, devoit une ſomme conſidérable à un Citoyen dur & avare. Il gémiſ-

ſoit depuis trois mois dans les horreurs d'une priſon affreuſe, & ſuivant les loix du pays, il ne devoit en ſortir qu'avec la tâche ineffaçable de l'infamie. Trois jours qui devoient s'écouler encore, étoient le terme fatal après lequel la ſentence devoit ſe prononcer. Ménédème étoit ſans reſſource, & ne pouvoit plus éviter ſon malheur : un homme riche & voluptueux, aſſez vil pour ne pas ſentir le plaiſir de faire le bien, offroit à Zélis le prix de la liberté & de l'honneur de ſon père ; mais il falloit qu'elle ſacrifiât le ſien. Sa vertu ne chanceloit point, n'héſitoit point entre l'horreur de devoir ſa honte au malheur de ſon père, ou à ſa propre faute ; mais ne pouvant prendre aucun de ces deux partis, elle avoit le déſeſpoir de n'en pas trouver un troiſième qui put la ſouſtraire au malheur : » hélas, continua-» t-elle en redoublant ſes larmes, mon père eſt » infortuné ; mais il n'eſt pas coupable ; un hom-» me en qui il a eu confiance, a enlevé ſes tré-» ſors & ruiné ſa fortune : ce qui le déſole, ce » n'eſt pas ſeulement ſon opprobre, c'eſt le mien ; » c'eſt la triſte impoſſibilité de ſatisfaire à de juſtes » obligations : il ſait les propoſitions outrageantes » qu'un homme, enhardi ſans doute par nos mal-» heurs, a oſé me faire : il les ſait, & il mourroit » de douleur, s'il croyoit que j'euſſe pu ſeulement » balancer un moment à les rejetter avec indigna-» tion : j'ai tout employé pour avoir des reſſources » dont mon père ni moi n'euſſions pas à rougir. Je » n'ai trouvé que des cœurs indifférens, dont la froide » pitié ſait à peine plaindre nos maux ; de faux amis » qui refuſent d'être utiles à celui qui les ſecourut » tant de fois, & qui ne peut plus que leur fournir » l'occaſion de placer un bienfait ; ou des hommes » corrompus, qui ne voient dans nos infortunes

» qu'un titre pour nous outrager, par des offres » aviliſſantes pour celui qui les fait, comme pour » celles qui les accepte. Je me ſuis préſentée pour » eſclave : les uns m'ont refuſée, j'ai craint ceux qui » vouloient me recevoir. Je n'euſſe point héſité à » choiſir l'eſclavage : l'eſclavage eſt préférable au » vice & à la honte ; & j'euſſe encore préféré la » mort à tout. Mais hélas ! malheureuſe, malheu- » reuſe Zélis ! la mort dont j'invoquerois le ſecours, » la mort ne ſeroit pas un aſyle pour moi : je mour- » rois deshonorée, & mon père n'en ſeroit pas moins » livré à l'infamie.

En achevant ces mots, Zélis dans l'égarement de la douleur pleuroit amèrement ; elle levoit les yeux au Ciel, pour lui reprocher ſon malheur ; ſes cris, ſes ſanglots ſe ſuccédoient avec rapidité : elle étoit ſi affligée, ſi tranſportée, que Lindor n'oſa ſaiſir ce moment pour la conſoler, pour lui laiſſer entrevoir qu'il étoit encore des remèdes à ſon infortune. Il ſe contentoit de pleurer avec elle, & cette conſolation-là eſt auſſi efficace qu'un autre. Zélis n'y fut pas inſenſible, l'abondance de ſes larmes la ſoulagea, & elle commençoit à ſe calmer, quand Lindor, qui avoit pris ſa réſolution, acheva de diſſiper ſa douleur par ſes promeſſes : » Le ſort » de Ménédème va changer, jeune & reſpectable » Zélis, ce jour ne ſe paſſera point ſans que vous » embraſſiez ce père ſi heureux, puiſque ſa fille pré- » ſère la vertu à tout. Aujourd'hui vous le verrez, » aujourd'hui..... Arrêtez, pourſuivit-il, en » voyant à l'air attendri de Zélis, qu'elle alloit » ſe répandre en actions de graces, arrêtez : épargz- » nez-moi les témoignages de votre reconnoiſſance ; » le ſeul que je demande, & permettez-moi de » l'éxiger ; c'eſt que vous gardiez Vous & Méné-

» dème, un ſecrèt inviolable ſur les moyens dont » les Dieux ont voulu ſe ſervir pour terminer votre » infortune.

A ces mots il la quitta, ſans attendre ſa réponſe, & continua ſon chemin vers l'antre ſacré dédié aux compagnes de Vénus. Dès qu'il y fut arrivé, il ſe proſterna devant leurs Autels, & tenant en main ſon bouquet qu'il portoit toujours avec lui, il s'écria: » ô vous qui m'avez accordé une faveur » dont il eſt ſi difficile à un mortel de ſe rendre » digne, Aglaé, ſecourez la vertu malheureuſe, » rempliſſez mes ſouhaits: rendez à Ménèdeme des » richeſſes dont il n'abuſera point. Réparez l'injuſ- » tice ordinaire de la fortune, & prévenez les pé- » rils où la misère & l'indigence pourroient jetter » l'honneur du père & la vertu de la fille. A peine eut-il fait ſa prière, qu'un léger frémiſſement ſe fit entendre dans la Grotte, & Lindor vit tomber à ſes pieds un écrin. Il l'ouvrit, & le voyant rempli de bijoux d'un prix ineſtimable, il remercia les Déeſſes de l'avoir rendu l'inſtrument d'un bienfait. Il envoya ſoudain à Zélis par un Eſclave intelligent & fidèle l'écrin avec ce billet:

» S'il eſt permis à un inconnu de vous demander » une marque d'eſtime, daignez, reſpecta- » ble Zélis, vous ſervir de ce qu'il vous envoie » pour la liberté, l'honneur & le rétabliſſement de » Ménédème. Croyez qu'on peut être généreux & » déſintéreſſé, & vous n'oppoſerez point au bon- » heur de votre père, une délicateſſe qui ceſſeroit » d'être une vertu. Soyez tranquille: vous ne con- » noîtrez jamais celui qui a voulu vous être utile.

Tant de généroſité étonna Zélis: elle avoit tant de raiſons de ſe défier des hommes! mais la manière dont on l'exerçoit, empêcha qu'elle ne lui

fût

fût ſuſpecte. Un bienfaiteur dangereux ne ſe cache pas, & quand il a des vues ſecrettes, il n'accorde pas ſes ſecours qu'il ne ſoit certain de la récompenſe. Après quelques combats, Zélis crut pouvoir uſer d'un bienfait ſi peu commun, & ſi ſon cœur gémit en ſecret de ne pouvoir en témoigner ſa reconnoiſſance, l'idée que ſon bienfaiteur vouloit demeurer inconnu, ſervit à la tranquilliſer. Elle ſe rappelloit quelquefois le jeune-homme qui le matin l'avoit conſolée, & lui avoit fait eſpérer un meilleur ſort: mais la ſimplicité de ſon habit & la modeſtie de ſon air ne lui permettoient point de penſer qu'il fût aſſez opulent pour conſacrer à la bienfaiſance un objet ſi conſidérable. Elle ſavoit déjà qu'on eſt ordinairement prodigue pour le vice, & avare pour la vertu. Enfin, elle ne fit peut-être point toutes les réflexions qui pouvoient la détourner d'uſer de l'écrin, où l'attachement qu'elle avoit pour ſon père l'emporta, & le ton honnête & généreux du billet qu'elle avoit reçu, acheva de la déterminer.

Elle vole chez celui dont la dureté faiſoit ſes malheurs & ceux de Ménédème. Dimas étoit un homme fort riche & fort inſenſible. Zélis lui offre des pierreries dont la valeur ſurpaſſoit la dette de Ménédème, & Dimas ſigne ſa liberté, ſans même s'informer d'où ſa fille avoit pu obtenir dequoi en payer le prix. Un ſourire amer & inſultant ſe montra ſur ſon viſage en recevant ce qui lui étoit dû, & Zélis vit bien que les riches croient peu à la vertu.

Munie du billet précieux, & s'inquiétant peu de ce que penſoit d'elle un homme qu'elle n'eſtimoit pas, Zélis court à la priſon. Son cœur palpitoit, elle craignoit encore que quelque revers ne s'oppoſât à la liberté de ſon père. Elle ſe préſente en

tremblant aux Géoliers, elle montre la ſignature de Dimas, & les portes ſont ouvertes. Zélis ſe fait conduire dans un cachot ſombre & malſain, où Ménédème demandoit ſans ceſſe aux Dieux ſa mort & celle de ſa fille. Il ne pleuroit plus. L'amertume de ſa douleur avoit tari la ſource de ſes larmes, & il étoit dans cet excès de déſeſpoir, où on ne croit plus avoir rien à craindre.

Sa ſanté affoiblie par ſes chagrins & par ſes malheurs, ne lui laiſſoit plus que la force de les ſentir. Le bruit que firent en entrant Zélis & le Géolier n'émut point le vieillard. A la triſte lueur d'un flambeau que portoit ſon conducteur, Zélis enviſage ſon père, tombe à ſes pieds, les baiſe, & y reſte évanouie. Secourez-là, dit Ménédème d'une voix foible; ſecourez ma fille, & il tombe lui-même ſans ſentiment. Le Géolier ſurpris de ſe ſentir attendri, s'empreſſe de faire revenir le vieillard, à qui ſon âge rendoit les ſecours plus néceſſaires. Pendant qu'il y étoit occupé, Zélis revint à elle, ſes cris & ſes larmes font ce que les ſoins du Géolier n'avoient pu faire. Ménédème reprend ſes ſens, regarde ſa fille, & il ſe préparoit à l'interroger: mais Zélis le prévient, & raconta au vieillard étonné, tout ce qui s'étoit paſſé. En vain chercha-t-il à pénétrer à qui il devoit un acte de bienfaiſance auſſi rare. Il rêvoit pour chercher dans les perſonnes qu'il connoiſſoit à Orcoméne l'objet de ſa reconnoiſſance: Zélis occupé d'un ſoin plus preſſant, engagea ſon père à ſortir des priſons. Ils tournèrent enſemble leurs pas vers la chaumière où Lindor avoit vû Zélis, & qui étoit le ſeul bien qui reſtât à Ménédème de la fortune immenſe qu'il avoit poſſédée.

Arrivé dans cette retraite, le premier ſoin de Ménédème, fut de ſe proſterner aux pieds de ſes

Dieux domeſtiques, & de les remercier de ce qu'ils avoient ſauvé ſon honneur & celui de ſa fille : » Dieux ! s'écria-t-il, dans le tranſport de ſa reconnoiſſance, récompenſez ce bienfaiteur généreux, » qui a terminé mes malheurs & prévenu ceux de » Zélis : quel qu'il ſoit, il eſt votre image, puiſqu'il aime à faire le bien : en quelque lieu que le » deſtin l'ait placé, faites-le jouir du bonheur qu'il » mérite : qu'il échappe à l'opprobre, qu'il ne ſoit » jamais la victime de la dureté & de l'ingratitude, » qu'il ne verſe jamais que les larmes de la joie & de » la ſenſibilité, & que tous ſes jours ſignalés par » les vertus, paſſent pour lui comme des inſtans.

Après cette effuſion de cœur, le bon vieillard s'occupa plus tranquillement du ſoin de ce qui pouvoit regarder ſa fortune, & le ſort qu'il pourroit faire déſormais à ſa fille.

Il reſtoit dans l'écrin pour plus de ſix-vingt talens de pierreries. » Je vais les vendre, dit Méné» dème à Zélis, & ſi le Ciel bénit mes efforts, je » me trouverai un jour en état de reſtituer à mon » libérateur & au tien, tout ce que ſa bienfaiſance » lui a coûté : faſſe le juſte Ciel que je le retrouve ; » je deſcendrai avec joie mes cheveux blancs au » tombeau, ſi je puis m'acquitter envers lui. J'eſ» père que le commerce que je vais tenter me réuſ» ſira. Les Dieux doivent ce ſuccès à notre bien» faiteur, & au déſir que j'ai de lui marquer ma » reconnoiſſance.

Tandis que Ménédème s'occupoit de ces projets, Lindor eſt envoyé par ſes parens à Clazomène : docile à leurs ordres, il les embraſſe & part ſur un vaiſſeau deſtiné pour l'Ionie. Les vents étoient tranquilles, un Zéphir léger ridoit doucement la ſurface des ondes, un Soleil brillant éclairoit l'horiſon ;

tout promettoit un voyage heureux : on étoit arrivé à la hauteur de Samos, & déjà on appercevoit le Temple que les peuples de cette Isle ont élevé à Junon : on espéroit d'y relâcher heureusement, & de faire sans obstacle le peu de chemin qui restoit jusqu'en Ionie ; quand le Ciel commença à s'obscurcir ; l'astre des jours se couvre de nuages épais, des ténèbres affreuses s'étendent sur la surface de la mer, & ne sont dissipées pour un instant, que par la lumière plus affreuse encore des éclairs. Le Tonnerre gronde ; les vents déchaînés menacent à chaque instant de renverser le vaisseau dans les abîmes que leur violence creusoit de tous côtés ; les matelots égarés n'entendent plus les ordres du Pilote, & ce dernier aussi effrayé qu'eux n'en fait pas donner à propos : des cris plaintifs, de tristes gémissemens se font entendre ; chacun désespère de son salut, & ce désespoir rend inutiles les soins qui pourroient le procurer. Lindor voit avec attendrissement Tarsis & Philoé, deux jeunes amans qui alloient à Samos pour s'unir : ils se tenoient étroitement embrassés, & n'espérant plus de se sauver, ils se félicitoient en pleurant de mourir ensemble : auprès d'eux, une mère affligée tenoit, serroit avec transport son enfant dans ses bras, jettoit les yeux en silence sur l'horreur répandue autour d'elle, & les ramenoit sur son enfant en versant des torrens de larmes : plus loin un vieillard Samien, levoit au Ciel ses mains tremblantes, & crioit : « mon fils, mon cher Acante, mon ami ; je ne » vous verrai donc plus ! je mourrai sans vous dire » adieu, & vous ne recevrez point mon dernier » soupir !.....

Lindor ne put résister à ce spectacle touchant : assez peu inquiet pour lui-même, il n'avoit songé

qu'à la douleur de ſes parens: la vue d'une mort prochaine l'effrayoit peu. Il ne tenoit à la vie que par l'amour qu'il avoit pour l'humanité ; il n'avoit ni femme, ni enfans ; il eſtimoit la vie ce qu'elle vaut. Mais la vue de tant de malheureux, à qui la vie étoit ſi chère, celle d'une mère, d'un père, de deux amans, pour qui il étoit ſi terrible de la perdre dans de ſi triſtes circonſtances, l'engagèrent à ſe ſervir du bouquet précieux. Il s'en ſaiſit, & prononçant avec enthouſiaſme le nom d'Euphroſine, il ſouhaita que le vaiſſeau pût arriver ſans danger à Samos. Soudain les vents s'appaiſent, les nuages ſombres & obſcurs s'écartent, le jour renaît, l'onde ſe calme & les ténèbres diſſipées laiſſent voir le port où on déſiroit d'entrer.

On n'eſſayera point de peindre les tranſports dont furent agités tous ceux qui échappèrent ainſi à une mort qu'ils regardoient comme inévitable, ni l'émotion délicieuſe qui pénétra l'ame de Lindor. Son bon cœur palpitoit du plaiſir d'avoir fait du bien : ſon viſage ſerein annonçoit cette joie pure, le prix le plus ſûr & le plus doux d'un bienfait. Tous ignoroient qu'ils lui duſſent leur ſalut, & c'étoit pour ſon ame généreuſe un plaiſir de plus.

Arrivé à Samos, il chercha à ſe lier pour le peu de temps qu'il avoit à y reſter, avec ce Tarſis qu'il avoit vu ſi tendre & ſi ſenſible ; il eut peu de peine à y réuſſir: les cœurs francs & vrais ſe devinent & s'attachent aiſément. Celui de Tarſis étoit digne du bonheur qui l'attendoit : Tarſis méritoit un ami comme Lindor, & Lindor trouva enfin dans Tarſis ce qu'il déſiroit depuis ſi long-temps: il s'y attacha par ce nœud ſi puiſſant pour les belles ames, le plaiſir d'avoir fait du bien, & Tarſis devint ſon ami. Lindor fut témoin de ſon

heureux hyménée avec sa Philoé, & la félicité de ces amans fit sentir à son cœur que ce n'étoit pas assez d'avoir trouvé un ami.

Après un mois que Lindor passa à Samos dans une liaison si agréable, quand on ressent l'amitié pour la première fois, il continua son chemin vers Clazomène, après avoir promis à Tarsis & à Philoé de venir les revoir.

Les affaires qu'il y avoit ne l'arrêtèrent pas long-temps; & il se revit bientôt avec son cher Tarsis. Il lui ouvrit alors un projet qu'il avoit médité pendant son voyage. » Mon cher Tarsis, lui dit-» il, je sens combien vous êtes nécessaire à mon » bonheur, & je serois injuste, si je ne croyois » pas que mon amitié ajoute beaucoup au vôtre. » Ne nous séparons point. Transportez à Orcomène » vos Dieux domestiques & votre fortune. On trouve » sa patrie par-tout où on est avec sa femme & » son ami. Venez: j'ai des parens justes & vertueux; » ils aimeront Tarsis comme mon frère; Philoé sera » pour eux une fille chérie: je me dois à eux pour » la consolation de leurs derniers jours: venez y » contribuer avec moi. Vous retrouverez en eux » un père & une mère que vous avez perdus, venez » augmenter leur famille. Rien ne doit plus vous » attacher à Samos: le bonheur ne dépend pas des » lieux. Je ferois moi-même ce que je vous propose » de faire; mais mes parens prêts à descendre au » tombeau..... puis-je les abandonner?.... Ah! con-» tinua-t-il, en versant quelque pleurs, mon cher » Tarsis, mon digne ami, laissez-moi accorder la » nature & l'amitié; que leurs nœuds deviennent » plus doux & plus forts en se mêlant: nous en » serons tous plus heureux.

Tarsis se jetta au cou de Lindor en partageant

ſon attendriſſement : il n'eut aucune objection à lui faire contre un deſſein qu'il auroit formé lui-même, & il promit de hâter les arrangemens néceſſaires pour ce changement. Lindor partit cependant; le temps qu'il avoit fixé pour la durée de ſon voyage avançoit, & il ne pouvoit attendre que ſes amis euſſent fini pour s'embarquer avec eux. Il partit, & l'impatience qu'il avoit d'arriver fut bientôt ſatisfaite. Il eſt dans les bras de ſes parens, il a mille choſes à leur dire, il leur parle de ſon ami, de ſa charmante épouſe, il leur peint le bonheur qui les attendoit. Le cœur le plus dur auroit été ſenſible à la tendreſſe vive & careſſante du fils, & à l'affection douce & touchante des parens.

Lindor ne tarda point à reprendre ſes occupations ordinaires. Il ne négligea point ſur-tout dès qu'il le put, d'aller à la grotte ſacrée rendre ſes hommages aux Graces. On n'a point oublié ſans doute, que c'étoit ſur le chemin de cette grotte, qu'étoit ſituée la maiſon où Lindor avoit vû Zélis. Ménédème occupoit cette maiſon ; il l'avoit embellie, & y avoit ajouté un terrein aſſez conſidérable, depuis que ſa fortune avoit repris une meilleure face. Il avoit exécuté ſon projet d'employer dans le commerce le prix des pierreries de l'écrin, & il y avoit ſi bien réuſſi, qu'il avoit déjà regagné ce qu'il avoit fallu payer à Dimas, & même une ſomme conſidérable au deſſus ; d'ailleurs, ſe trouvant en état de faire faire des recherches, il avoit recouvré plus de cinquante talens de ſa fortune paſſée. Il s'étoit fixé dans la maiſon dont nous venons de parler : c'étoit là qu'avoit commencé le rétabliſſement de ſa fortune ; c'étoit là que ſa fille avoit reçû le bienfait qui les avoit ſauvés de la honte & de la miſère. Cette circonſtance lui rendoit ce ſéjour délicieux :

il y avoit élevé un autel à la reconnoiſſance, & tous les jours il y brûloit de l'encens, & y formoit des vœux pour le bienfaiteur inconnu, auquel il devoit tout.

Lindor, le premier jour qu'il alla à la grotte, le rencontra avec ſa fille; ils ſe promenoient enſemble aux environs de leur maiſon; il reconnut Zélis, & il balançoit à les aborder, quand cette dernière rencontra une racine d'arbre qui la fit tomber. Lindor vola pour l'aider à ſe relever, & comme elle s'étoit un peu bleſſée, il lui offrit de la ramener chez elle. Ménédème, que la phyſionomie de Lindor prévenoit en ſa faveur, y conſentit. Sur le chemin la converſation roula entre Ménédème & Lindor, ſur la juſtice & la vérité, ſur les connoiſſances qui peuvent rendre l'homme plus ſage & plus heureux. Zélis quelquefois d'un ton modeſte & timide, ajoutoit quelque choſe à ce qu'ils diſoient. C'étoit toujours l'expreſſion du ſentiment & de la vertu. Lindor l'admiroit. Les charmes de cette jeune perſonne avoit repris tout leur éclat depuis qu'elle étoit dans une ſituation plus calme, & la tranquillité de ſon ame laiſſoit paroître tous les agrémens de ſon eſprit & la douceur de ſon caractère. Ménédème de ſon côté étoit fort content du jeune homme: ſa ſageſſe, ſa ſenſibilité, ſon amour pour le bien lui attirèrent l'eſtime du bon vieillard: pour Zélis, elle étoit à ſon aiſe avec lui; c'étoit beaucoup pour elle.

Lindor arrivé à la maiſon de Ménédème, ne ſe fit point prier pour s'y repoſer un moment; il uſa cependant de cette bienveillance avec diſcrétion, & il ſortit au bout de quelques inſtans, après avoir demandé & obtenu la permiſſion de venir quelquefois s'inſtruire avec Ménédème.

Il

Il alloit souvent chez cet honnête vieillard, qui de jour en jour s'attachoit d'avantage à lui ; tous les jours il voyoit Zélis, & cette aimable fille acquéroit tous les jours un nouvel empire sur son cœur ; il n'étoit bien qu'auprès d'elle, & il lui manquoit quelque chose, quand la journée s'étoit passée sans qu'il eût vû Zélis. Pour elle, elle prit pour Lindor l'estime & l'amitié qu'il méritoit, & bientôt à ces sentimens en succéda un plus tendre.

Lindor & Zélis s'aimoient, & ne se l'étoient pas encore dit. Lindor n'osoit parler : il avoit des droits à la reconnoissance de Ménédème & de sa fille ; il est vrai qu'ils ne le savoient point, & qu'ils ignoroient tous deux que ce jeune homme si tendre, si honnête, si doux, fût celui à qui ils devoient l'honneur & l'aisance : Zélis même n'avoit point reconnu Lindor ; un voyage de cinq mois avoit changé ses traits, & d'ailleurs elle étoit si peu à elle-même, le seul jour qu'elle l'avoit vû, qu'elle n'en avoit pû conserver une idée assez sûre pour le reconnoître. Malgré tout cela, Lindor n'osoit parler ; une délicatesse dont il ne pouvoit pénétrer le motif le retenoit, & il lui sembloit qu'il ne devoit point parler d'amour à une jeune personne dont il avoit préparé le bonheur. Un hazard heureux lui procura l'occasion de pénétrer les sentimens de Zélis, & de s'encourager par la certitude d'être aimé. S'il avoit été avantageux, il l'auroit deviné. Mais les gens modestes & sensibles ne voient rien ; il faut tout leur dire.

Lindor tomba malade. Son indisposition n'étoit rien ; mais comme ses parens lui défendirent de sortir qu'il ne fût entièrement guéri, elle devint dangéreuse par le déplaisir qu'il eut de ne plus voir Zélis. Il avoit de ses nouvelles par un esclave que

Ménédème envoyoit tous les jours pour savoir l'état de sa santé ; mais qu'est-ce que cela pour un cœur aimant, qui s'est fait une douce habitude d'être presque tous les jours avec ce qu'il adore ?

Dans le temps que Lindor ne pouvoit encore sortir, & que sa foiblesse & l'amertume de ses sentimens s'opposoient aux progrès de sa guérison, Tarsis & Philoé arrivent de Samos. Lindor ne fut pas insensible au plaisir de voir ses uniques amis, mais il ne tarda point à s'occuper avec eux d'un intérêt plus cher & plus pressant : Il leur peignit Zélis, ses charmes, ses vertus, l'amour qu'il avoit pour elle, l'estime & l'amitié qu'elle ressentoit pour lui ; Ménédème, l'honnête Ménédème ne fut pas oublié : il ne garda le silence que sur ce qu'il avoit fait pour eux. Au nom de Ménédème, Tarsis s'écria : » je vais le voir : il embrassera volontiers le » fils d'Ariston son ancien ami, & Philoé va de- » venir l'amie de Zélis. Rien ne put retenir le zèle de Tarsis ; il se fait conduire chez Ménédème ; il s'annonce à la fois pour le fils d'Ariston & pour l'ami de Lindor. Le vieillard le reçut avec affection sous l'un & l'autre titre. On parla d'Ariston, on le pleura : Ménédème en avoit conservé le souvenir le plus tendre, & il le voyoit revivre dans son fils : Tarsis parla ensuite de son ami, de sa maladie, de la douleur qu'il avoit de ne pouvoir aller chez son respectable ami, chez son second père. Il en parloit avec tant d'intérêt, il examinoit si curieusement Zélis en parlant, que Ménédème le pénétra ; & comme Tarsis lui inspiroit toute la confiance possible, il ne balança pas à s'expliquer avec lui ; il laissa Philoé avec Zélis. Cette dernière étoit triste ; elle devint inquiète & embarassée quand elle vit qu'après avoir parlé de Lindor, Ménédème tiroit Tarsis

à l'écart pour lui parler en particulier. Aucun de ſes mouvemens n'échappa à Tarſis, & il vit bien que ſon ami étoit plus heureux qu'il ne penſoit l'être.

Ménédème l'ayant conduit dans le jardin ; » votre » ami, lui dit-il, m'a affligé par ſa réſerve : je me » ſuis apperçu qu'il aime ma fille, & qu'elle eſt » ſenſible pour lui. J'ai gémi ſouvent de voir leurs » jeunes cœurs, ſi dignes l'un de l'autre, dans une » contrainte qui les fait ſouffrir. J'aurois cherché à » vaincre dans un jeune homme que j'eſtime, une » timidité dont je n'ai pû démêler le motif. Mais » apprenez ce qui me retient. Il lui conta alors la chûte de ſa fortune, ſa priſon, ſon rétabliſſement, les bienfaits d'un inconnu. » Jugez, continua-t-il, en » verſant quelques larmes, jugez, mon cher Tarſis, » ſi je puis diſpoſer de ma fille, ſans le conſente- » ment d'un bienfaiteur à qui elle doit plus qu'à moi. » J'ai cherché vainement à le découvrir ; mais je » ne puis croire que mes ſoins ſoient toujours vains, » & quoiqu'il en ſoit, j'ai promis aux Dieux que » je n'accorderai point Zélis, fut-ce à l'homme du » monde le plus capable de la rendre heureuſe, avant » deux ans, ſi pendant ce temps je ne retrouve point » ſon libérateur & le mien. Je ne ſais point être » ingrat ; elle appartient à notre bienfaiteur plus » qu'à moi ; c'eſt à lui d'en diſpoſer. Si dans ces deux » ans je ne le découvre point, alors, quelque cha- » grin que je reſſente de ne pouvoir lui prouver » mes ſentimens, ma fille eſt à Lindor, s'il l'aime » toujours, & s'il eſt toujours vertueux. Voilà mes » intentions ; je n'en puis ni n'en dois changer : vous » pouvez les apprendre à votre ami ; il eſt juſte eſt » honnête, j'eſpère qu'il en ſera content, & que » nous ne tarderons point à le revoir.

Tarſis remplit l'ame de ſon ami de la joie la plus

pure, en lui apprenant les réſolutions de Ménédème, & les obſervations qui lui prouvoient l'amour de Zélis. Il ne put ſe défendre d'un extrême embarras, quand il entendit le motif du retardement que l'honnête vieillard appertoit à leur union; il rougit, mais Tarſis occupé de ce qu'il diſoit, ne s'en apperçut point. Le jeune homme toujours généreux & délicat, aima mieux différer ſon bonheur de deux ans, que de le hâter en apprenant à Zélis & à ſon père, que c'étoit lui qui avoit été leur bienfaiteur.

Les cœurs ſenſibles concevront aiſément, que les nouvelles heureuſes que Tarſis apporta à Lindor contribuèrent plus au rétabliſſement de ſes forces, que tous les ſecours de la Médecine. Bientôt il put ſortir, & ce fut pour aller chez Ménédème. Quand le bon vieillard le vit, il le prit par les deux mains, les ſerra, le conduiſit ſans prononcer une parole dans l'endroit où étoit ſa fille, les embraſſa tous deux, & leur renouvella la déclaration qu'il avoit faite à Tarſis. Lindor ne pût lui répondre qu'en ſe jettant à ſes génoux, qu'il arroſa de ſes larmes. Zélis, le front couvert d'une modeſte rougeur, regardoit tour à tour ſon père & ſon amant, & ſes yeux exprimoient ſa reconnoiſſance pour l'un, & l'intérêt qu'elle prenoit à la ſatisfaction de l'autre. Ménédème les laiſſa ſeuls, & Lindor qui n'avoit plus à ſuivre que les mouvemens de ſon amour, en parla à Zélis avec toute l'énergie qu'il inſpire. Ses réponſes furent tendres & ingénues comme ſon caractère; l'aveu de ſon père & la candeur de ſon ame, lui rendoient impoſſible cette diſſimulation, que tant de femmes croient, & ont tort de croire néceſſaire en pareil cas.

Ainſi Lindor paſſoit des jours agréables entre ſa maîtreſſe & ſes amis, & il attendoit ſinon ſans

impatience, au moins sans murmure le temps fixé pour son bonheur.

Un soir que Ménédème, Tarsis, Philoé, Lindor & Zélis, alloient sortir pour la promenade, cette dernière envisagea attentivement un esclave qui passoit, & le fit remarquer à son père. Mon père c'est lui..... Quoi ! c'est lui ?..... Qu'a-t-il fait ?..... L'écrin..... c'est lui qui me l'a apporté. Lindor pendant ce temps étoit dans un trouble qui ne lui permettoit ni de parler ni d'agir. Il avoit reconnu en effet cet esclave pour celui qui avoit porté l'écrin à Zélis, & comme il avoit changé de maître, & suivi à Gnosse un Négociant Crétois, à qui le père de Lindor l'avoit donné, celui-ci étoit tranquille, & se croyoit sûr de son secret.

Ménédème cependant avoit fait entrer l'esclave, & tâchoit de le faire parler. Cet homme embarrassé jettoit les yeux sur Lindor, & le voyant garder le silence (qu'auroit-il pû dire ? & devoit-il sembler craindre qu'on ne découvrit le bienfaiteur de Zélis & de son père,) cet homme, dis-je, crut devoir parler. » J'étois à Lindor, dit-il, quand je portai » à Zélis un écrin & un billet. J'exécutai fidèlement » sa commission, & j'ai gardé jusqu'à présent le » secret dont il m'a fait une loi.

Ménédème alors fit retirer l'esclave un instant, & puis jettant sur le jeune homme des regards où la surprise, la joie, la reconnoissance & l'attendrissement se peignoient tout ensemble ; » Lindor, » lui dit-il, mon digne ami, je vois que c'est à » vous que je dois tout. Mais expliquez-moi un » mystère que je ne puis comprendre. Vous êtes » trop vertueux pour avoir eu par des voies cou- » pables, des richesses comme celles que vous avez » sacrifiées à notre bonheur ; & votre fortune n'est

» pas assez considérable pour vous en donner les » moyens. Ne seriez-vous que l'instrument d'un bien- » faiteur qui veut demeurer caché, & seroit-ce d'ac- » cord avez lui, que vous auriez gardé le silence, » lorsque l'intérêt de votre bonheur devoit vous en- » gager à le découvrir? Ah! ce seroit nous trahir » tous. Venez, poursuivit l'honnête vieillard, avec une énergie de sentiment qui sembloit lui rendre la vivacité du premier âge, & prenant la main de Lindor, pour le conduire à l'autel qu'il avoit élevé à la reconnoissance, venez : » j'implore ici tous les » jours les faveurs des Dieux pour un homme qui » leur ressemble. Nommez-le moi, & allons tous » nous jetter à ses genoux.....

Lindor ne put résister à ce torrent de sentimens: » Eh! bien, mon père, dit-il en embrassant Mé- » nédème avec transport, il faut parler; mais avant » j'exige que cet autel soit désormais consacré à l'a- » mour & à l'amitié; & qu'il ne soit plus question » de reconnoissance. Ce n'est qu'à ce prix que je » vais parler. Vous m'arrachez un secret que je vou- » lois taire toute ma vie, & sur-tout à vous & à » Zélis. Alors il rendit compte de l'aventure de la grotte, & pour prévenir les doutes qu'un événe- ment si extraordinaire pouvoit faire naître, il leur montra un bouquet composé de trois roses, dont deux étoient entièrement fanées, tandis que l'autre conservoit sa fraîcheur native. » J'ai dû à mon pre- » mier souhait le bonheur & le rétablissement de » Ménédème & de Zélis; le second, continua-t-il, en hésitant un peu, & en regardant Tarsis & Philoé, » a sauvé d'un péril inévitable, deux amis si chers » à mon cœur; puissent les Dieux me procurer du » troisième un usage aussi heureux.

Il faut laisser deviner aux bons cœurs, ce qui

ſe paſſa alors dans celui des amis de Lindor. » Mon » cher fils..... Mon cher Lindor..... mon ami..... je » vous dois ma fille..... Mon père..... Mon Tarſis..... » Ma Philoé ! Ces mots qu'on articuloit à peine, des ſoupirs qui ſe ſuccédoient, des pleurs étoient le ſeul langage d'une reconnoiſſance & d'une amitié ſi ſincère & ſi vive.

Quand ces premiers tranſports furent paſſés, & que l'enthouſiaſme délicieux qu'ils cauſoient, eut fait place à une ſituation plus tranquille & auſſi douce, Ménédème ne voulut plus différer le bonheur de Lindor & de Zélis ; » elle eſt à vous, dit le vieil- » lard attendri, puiſſe-t-elle vous rendre auſſi heureux » que vous êtes digne de l'être ! Ne croyez pas que » la reconnoiſſance ſoit un foible retour, un tribut » qui doive offenſer votre cœur ; elle eſt un lien de » plus ; & en peut-il être de plus doux, de plus » ſacrés que ceux que la bienfaiſance a formés ? Je » donne pour dot à Zélis, tout ce que je poſſéde ; » c'eſt la doter de vos propres bienfaits : on ne peut » rendre plus riche un cœur noble & généreux. » Que les derniers inſtans de ma vie ſont doux ! » Je n'ai plus rien à demander au Ciel que des pe- » tits-enfants qui vous reſſemblent.

Lindor épouſa Zélis ; ſes parens, Ménédème, Tarſis & Philoé ne firent qu'une famille, avec qui habitèrent toujours le bonheur & la vertu. Leur demeure fut fixée dans la maiſon de Ménédème, qu'ils avoient tant de raiſon de ne pas quitter, & tous les malheureux des environs ſe reſſentirent du voiſinage de tant de cœurs bienfaiſans. On ne les louoit pas, mais on les béniſſoit, & on ſouhaitoit qu'ils vécuſſent toujours. L'autel de la reconnoiſſance conſerva ſa première deſtination malgré Lindor, & devint en même-temps celui de l'amitié & de l'a-

mour. Les trois vieillards se félicitoient d'avoir de si dignes enfans, & leur joie pure & naïve, étoient un hommage de gratitude, qu'ils renouvelloient tous les jours envers le Ciel.

Alors regnoit à Orcomène un Prince nommé Idas : il avoit conquis par sa valeur ce Royaume auquel il avoit droit par sa naissance, & qu'il tâchoit de rendre heureux par sa justice & sa bonté. Cependant, on entendoit souvent des plaintes contre le Gouvernement : les uns auroient voulu vivre sous une Aristocratie ; les autres préféroient l'état Démocratique. Plusieurs avoient l'injustice de ne pas distinguer un Monarque d'un Tyran. Lindor, qui pensoit qu'un Gouvernement quelconque est bon, quand les loix sont plus fortes que l'intérêt propre, & que chacun trouve son bien dans le bien général, ne savoit à quoi attribuer cette diversité de sentimens ; mais comme il étoit bon citoyen, & qu'il désiroit le bonheur de sa patrie, il souhaita en nommant Thalie, que le Gouvernement d'Orcomène devint le meilleur possible, & le plus propre à rendre sage & heureux ceux qui y étoient soumis.

Le souhait fut rempli : l'état demeura soumis à un Monarque, & le seul changement qu'il éprouva, fut de voir diminuer les peines du crime, abolir l'usage cruel & absurde, d'en arracher l'aveu par des tourmens, & doubler la sanction des loix, en promettant des récompenses aux actes de vertu, à proportion du sacrifice qu'ils exigéoient.

Lindor fut le premier objet de cette sage disposition. Son aventure, sa générosité s'étoit découvertes, on ne sait comment. Idas lui fit dresser une statue, & il fut ordonné par un décrèt public, que tous les ans au pied de cette statue, on marieroit deux

Amans

Amans honnêtes & indigens, dont les fonds Royaux payeroient la dot. Le jour où ce décret fut porté, Lindor dont le bouquet s'étoit entièrement fané, vit encore en ſonge les trois Déeſſes d'Orcomène. » Lindor, lui dit Aglaé, vous avez rempli notre » attente. Les bienfaits du Ciel ont été pour vous » un moyen d'exercer des vertus. Vous voyez qu'elles » ſont récompenſées, & qu'en ne ſongeant qu'au » bonheur des autres, vous avez trouvé le vôtre. » Il ſera ſans mêlange, & les Dieux étendront tou- » jours ſur vous une main protectrice.

FIN.

TABLE.

	pag.
Epître à ma Muse.	1
Le Cheval & les Mouches, Fable.	4
Madrigal à Cléis.	5
Bouquet.	idem
Le Cerf ruiné, ou les faux amis, Fable.	6
Le Colin-Maillard, Idille en prose.	7
Sur la nouvelle année, Epître à M. D.....	12
Epigramme.	16
Le Choix des Fleurs, Ode Anacréontique.	idem
Le Tonnerre & le Nuage, Fable Asiatique.	17
La Gloire, Ode.	18
*A Madame *** le jour de Sainte Cécile, Madrigal.*	21
L'âge d'or.	idem
Chanson.	22
Sur les Tourterelles de Zelmis, Poème de M. Dorat,	23
Bouquet pour Cidalie.	idem
La Chienne & ses petits, Fable étrangère.	idem
Sur l'attentat commis en la personne du Roi LOUIS XV, Ode.	24
Baltazar, Poème.	27
Le Laboureur, Apologue Persan.	31
Epître à mon ami, sur la Paix de 1762.	32
Le Temple de la Mode, Allégorie.	35
Soi & les Autres, Conte.	38
Lisbonne détruite, Ode.	50

Epitre ſur la Nobleſſe. 52
Le Voyageur, Fable Syrienne. 54
Amintas & Zéphaie, Poème tiré du Paſtor Fido. 55
La Roſe & l'Immortelle, Apologue Grec. 59
Caractère de l'Amitié, Romance. 60
Rendez-vous. 61
Hymne à l'Amour & à l'Amitié. 63
Sur un Serin. 64
La Guerre, Ode. 65
Dialogue entre un homme riche & un Pauvre. 69
Le Fanatiſme, Ode. 73
La Pénitence, Ode. 78
*Epitre à M. D.**** le jour de ſa Fête.* 80
Le Bonheur, Conte tiré d'un vieux Manuſcrit Ephéſien. 84
A Madame D. le jour de ſa Fête. 90
Le Duel, Ode. idem
Licoris, où l'origine des Lettres, Idille. 93
Ode ſur la naiſſance de Monſeigneur le Comte d'Artois. 96
Les trois Souhaits, Conte Moral. 100

Fin de la Table.

PQ
1947
A1P4

Un peu de tout

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY